



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.



Noël 1943

grands sapins blancs, le regard dirigé vers le lointain, cherchant dans le ciel étoilé celle qui brille au-dessus de sa maison. Il cherche son Bethléem : la maison familiale où dans la pièce commune se dresse le sapin tout illuminé devant lequel se tiennent les êtres aimés : la femme dont l'âme est triste en pensant à l'absent qui, une fois de plus, ne verra pas la joie de son petit enfant devant la splendeur du sapin lumineux où brillent les ors de pacotille.

Nous anciens P.G. nous avons retrouvé notre Fête Familiale, celle qui nous a été extorquée pendant cinq longues années de captivité. Cinq années où nous avons ressenti douloureusement l'immense vide d'une existence, privée de joie et d'affection, où les fêtes n'étaient que des journées tristes et monotones... ainsi de nos Noëls de prisonniers !

Nous sommes heureux, 37 ans après, de publier, pour vous anciens P.G. et pour vos familles, le « Messages de Noël » que notre regretté ami, Marcel NADLER, Homme de Confiance, a adressé, pour notre Noël 1943, aux prisonniers de guerre du Stalag V B...

Maintenant nous avons retrouvé notre Noël et nous pouvons admirer tout à loisir, dans les yeux émerveillés de nos petits-enfants et arrière-petits-enfants, ce qui nous a été interdit de voir pendant nos années de captivité dans le regard de nos enfants.

Fêtons donc, comme il convient, notre Noël retrouvé.

Mais, comme chaque année, je vous demanderai, chers amis, de ne pas oublier, dans votre bonheur retrouvé, d'avoir une pensée émue envers ceux qui ne sont plus.

JOYEUX NOEL A TOUS !

H. PERRON.

Nous nous approchons de Noël 1980. Aussi nous avons tenu à publier en première page de ce Lien de Décembre, l'ému tableau, que notre talentueux ami Roger BELIGNE avait peint, pour saluer à sa manière le Noël 1943, qui illustrait la première page du journal du Stalag V B « Le Captif de la Forêt Noire ».

Qui exprimera mieux que ce tableau la douloureuse solitude du prisonnier de guerre en cette nuit divine. On le voit, les pieds dans la neige, au sein d'une forêt profonde, auprès de ces

MESSAGE DE NOËL 1943

Une fois encore, c'est sur la terre d'exil que nous passons Noël ! Une fois encore, isolés du monde, loin de la Patrie et des êtres chers, nous évoquons avec mélancolie les joyeux Noëls d'antan !

Que de gaieté, que d'entrain présidaient à ces fêtes ! Ne croyons nous pas rêver lorsque, éblouissante et presque irréelle, passe devant nous l'image des alléchants prodiges culinaires préparés à notre intention pour les Réveillons, ou, plus simplement, celle d'une bonne vieille dinde aux marrons, traditionnelle et familiale, arrosée de quelque « Corton » de la bonne année...

... Assez, n'est-ce pas ! Oui, assez ! Et cela, non point parce qu'un tel retour se colore d'une ironie cruelle, mais parce que nous sentons combien différents et plus nobles sont les liens profonds qui nous unissent à notre vie d'autrefois.

En réalité, l'attachement du passé est œuvre du cœur. C'est notre cœur qui parle lorsque nous évoquons des Noëls de notre enfance, où, remplis d'une joie naïve et sans mélange, docilement, inconsciemment même, nous nous laissons envelopper par la douce et rayonnante tendresse de nos parents.

C'est notre cœur qui parle lorsqu'avec émotion nous revoyons le visage heureux et reconnaissant d'une fiancée ou d'une femme, à qui nous offrons le petit présent symbolique, choisi pour elle avec tant d'amour !

C'est notre cœur qui parle lorsque nous nous représentons l'aïeul, aujourd'hui disparu, tendant, d'une main tremblante et ridée, le jouet merveilleux que notre bébé gâté, aux yeux brillants de convoitise, serrait bien fort dans ses petits bras.

Amour, tendresse, affection de famille, voilà les sentiments généreux que Noël éveille en nous.

Mais ne faut-il pas aller plus loin et considérer qu'en réalité de tels sentiments ne font qu'exprimer, sur le plan familial, soit la loi divine d'amour du prochain, soit la loi naturelle de fraternité entre les hommes ? Et nous, pitoyables prisonniers, frères de captivité, ne ressentons-nous point, en cette circonstance, le désir intense de mieux nous connaître, de mieux nous comprendre ? Dans ces moments où le cœur s'ouvre plus volontiers, n'éprouvons-

nous point, avec une force particulière, le besoin de resserrer par une mutuelle compréhension, les nombreux liens que la souffrance a créés entre nous ?

Oui, mes chers amis, serrons-nous les coudes, et ensemble, regardons l'avenir avec confiance.

Fête de la famille, Noël doit être également celle de l'espoir.

Nous sommes au solstice d'hiver, à cette époque de l'année où les jours grandissent, où, insensiblement, le soleil nous éclaire davantage. Et pourquoi ce retour à la lumière ne serait-il pas, aujourd'hui, l'annonce de temps meilleurs, le signe d'un renouvellement des hommes et des choses, comme si l'aube d'un grand jour allait, avant longtemps, dissiper les ténèbres ?

Croyons-le, voulez-vous, et joignons nos efforts pour qu'alors nous sachions, dans une communion complète de la pensée et du cœur, contempler ensemble cette magnifique aurore.

L'Homme de Confiance.

ATTENTION ! : PRENEZ NOTE

Le premier jeudi de janvier 1981 tombe le 1^{er} janvier, jour férié.

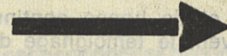
Le Comité Directeur a reporté notre premier repas de janvier 1981 au

MARDI 6 JANVIER 1981

Donc rendez-vous au Restaurant Opéra-Provence, rue de Provence à Paris, le mardi 6 janvier 1981 à 19 heures.

ON TIRERA LES ROIS
VENEZ TOUS EN FAMILLE
POUR CETTE BELLE SOIREE

Retenez bien
cette date



Dimanche
29
Mars
1981

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

Fais ton devoir

Mon cher Camarade,

Tu as reçu, cette année, comme les années précédentes, la lettre de vœux 1981 du Comité Directeur de l'Amicale en même temps que tu étais sollicité pour le règlement de ta cotisation 1981 ainsi que des bons de soutien.

La cotisation est indispensable à la vie de l'Amicale. C'est elle qui permet à l'Amicale d'avoir un Bureau décent, d'entretenir un service de secrétariat, et d'éditer le journal « Le Lien ».

Le Lien représente à lui seul plus de 70 % du budget de l'Amicale. Il est vrai que nous apportons tous nos soins pour vous offrir un journal mensuel, agréable à lire, (ce sont vos lettres qui nous le disent) qui vous tient au courant de tout ce qui se passe dans le Monde Ancien Combattant. Cette année nous avons publié onze numéros mensuels dont SIX numéros à HUIT pages et DEUX numéros à SIX pages. Tu vois que nous n'avons pas négligé nos efforts pour donner satisfaction à tous. Mais cet effort n'a été possible que grâce à la magnifique discipline de nos adhérents. Au premier février 1980 95 % de notre effectif s'étaient mis à jour de leur cotisation. Il nous était donc facile d'établir le budget du Lien pour l'année 1980. Il faut que cette discipline se maintienne ; il faut que cette régularité devienne permanente. Grâce à ta rapidité de règlement, grâce aussi à ta générosité, nous pourrions répéter en 1981 ce que nous avons fait en 1980... car un journal de HUIT pages coûte cher.

« Le Lien » arrive ponctuellement chez toi ; tu seras, toi aussi ponctuel pour ton règlement. Et puis, il faut bien l'avouer, en ces temps où l'inflation grimpe d'année en année, qu'est-ce que la somme de vingt francs que nous te réclamons pour recevoir un journal chaque mois, sauf août, dans l'année. Surtout que ta retraite du combattant a dépassé les mille francs !

Alors un petit coup de pouce au chèque, un petit dépassement du minimum, cela arrangerait bien le budget du Lien.

Si ce journal te plaît, alors fais ton devoir.

H. PERRON.

Objectifs pour 1980

Nos objectifs à atteindre avant la fin de l'année sont clairs et précis.

Les problèmes suivants doivent absolument être réglés... Ils devraient déjà l'être... Ils sont URGENTS... TRES URGENTS.

1) Revalorisation des pensions et de la retraite du combattant, par l'application, par le Gouvernement, comme promis, des conclusions MAJORITAIRES (les deux tiers des membres de cette commission (parlementaires, Anciens Combattants) contre un tiers les représentants de l'Administration), à savoir un rattrapage MINIMUM et accepté par les A.C. dans un but de conciliation et de civisme de 14,26 %.

2) 8 mai : jour férié comme le 11 novembre : par le vote à l'Assemblée nationale d'un texte de loi souhaité presque UNANIMEMENT par les députés de tous bords et déjà voté par le Sénat à l'unanimité. Ce texte de loi ne peut venir à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale par suite d'une opposition farouche du Gouvernement et cela à plusieurs reprises.

3) Retraite professionnelle anticipée : par un décret accordant à nos camarades ayant pris leur retraite professionnelle à un taux dégressif avant le 1^{er} janvier 1974 étant donné qu'ils ont dû le faire par suite de maladie et pour la plupart après 5 ans de captivité.

4) Pathologie de la captivité : la preuve des maladies dites à « évolution lente » découlant de la captivité quels que soient les stalags, les kommandos mais provenant des conditions de traitement : âge, endroit, travaux im-

(Suite p. 2)

Objectifs... Pour 1980 (suite)

posés, logement, soins, etc., Cette pathologie reconnue permettant à de nombreux camarades de pouvoir déposer leur dossier de pension.

Ce sont nos principaux problèmes pour lesquels TOUT SERA FAIT afin que leur règlement soit obtenu AVANT LA FIN DE CETTE ANNEE... C'EST IMPERATIF et sans aucune possibilité de retard.

Tout sera fait sur le plan national par nos associations nationales, tous nos camarades doivent agir dans leur département auprès de leurs parlementaires sans qu'il soit question de démagogie ou d'idées politiques. Un seul mot d'ordre : AGIR, AGIR avec volonté et détermination PARTOUT et PAR TOUS.

Marcel SIMONNEAU.

CHARLES PÉGUY

Jean BASTAIRE, Secrétaire général de « L'Ami-tié Charles Péguy » réunit les éléments d'un dossier sur « Péguy pendant l'occupation ».

Des hommes comme Jean DELAPORTE, Jean GUITTON et Bernard GUYON ont témoigné que Péguy fut souvent lu et étudié dans les offlags et stalags. D'autres anciens prisonniers de guerre pourraient-ils faire part de leurs souvenirs concernant des manifestations, des conférences ou des lectures ayant Péguy pour objet ?

Ecrire directement à Jean BASTAIRE, Les Villaux, 38240 Meylan.

Merci d'avance.

Kommando 605

Que ce numéro de décembre apporte à chacun de vous les vœux bien sincères de votre ancien responsable.

Vœux de santé d'abord et de bonne continuité pour vous mêmes et vos familles, que tous ici trouvent le témoignage de mon amitié.



Cette année 1980 aura été pour nous des plus cruelles puisqu'elle enleva à notre affection notre cher Maurice JONSSON. Je sais que pour tous son souvenir reste celui d'un très bon camarade, si dévoué pour nous en tant qu'interprète, essayant toujours, et souvent avec succès, de nous tirer des

traquenards de nos geoliers, et qui comme ami sut toujours être droit, franc et bon.

Anciens du 605, nous nous devons tous ensemble de rendre hommage à sa mémoire et pour ce, je vous suggère qu'à notre réunion de 1981, organisée par Nappez, de prendre l'engagement de faire celle de 1982 dans la capitale (Henry pourrait en être l'organisateur) ou alors lors de l'Assemblée Générale de l'Amicale.

Alors, chers amis, en groupe uni, comme là-bas à Neumunster, nous irions déposer sur sa tombe, au Père-Lachaise, une plaque en souvenir des services rendus par lui à tous ceux du 605. Qu'en pensez-vous ?

Je profite de cet article pour faire paraître une photo de certains d'entre nous, au milieu desquels vous reconnaîtrez notre grand Maurice.

Si vous êtes d'accord sur ma suggestion, qu'Henry se mette en rapport avec moi.

Joyeux Noël et Bonne Année à tous !

R. LAVIER.

Importante motion

Nos camarades de l'U.N.E.G. nous ont donné l'autorisation de reproduire la MOTION FINALE adoptée lors de leur 63^e Congrès national en juin de cette année à Saint-Etienne.

Cette motion nous a paru TRES IMPORTANTE et rejoint nos VŒUX les plus chers d'anciens P. G. :

« Hommes et femmes angoissés par l'actuel climat de tension qui règne sur le monde :

— RAPPELLENT le message lancé le 20 octobre 1979 à Rome par les Anciens Combattants de tous les continents, en vue de l'instauration d'une ère de paix et de désarmement.

— CONSTATENT que les gouvernements, partis politiques, organisations internationales, déclarent vouloir défendre les Droits de l'Homme, alors que ceux-ci n'ont jamais été autant bafoués.

— DEMANDENT solennellement aux responsables du destin de l'Humanité de s'engager réellement sur le chemin de la paix en respectant partout la LIBERTE des peuples et des individus, car ils pensent fermement que la paix si nécessaire ne peut s'instaurer dans le monde que si la dignité de l'Homme est respectée ».

Aux camarades de Seine-Maritime

Je me permets de rappeler que je suis le délégué départemental de l'U.N.A.C. pour tous les camarades de tous les anciens stalags qui pourraient avoir des problèmes.

Voici mon adresse :

Florent DELAERE,
14, rue de la Roseaie,
76620 Le Havre.

Mon ambition serait de pouvoir constituer un embryon de phalange U.N.A.C. pour le département. Il suffit pour commencer de m'envoyer une adhésion de principe.

D'autre part, philatéliste passionné, je prépare, pour mars 1981, une exposition sur un thème que j'ai retenu : La Résistance.

Je sais que dans certains offlags et stalags des « services postaux » ont imprimé des timbres, lesquels ont tous un quelconque rapport avec une forme de résistance.

Je serais particulièrement reconnaissant aux camarades qui voudraient me confier pour un temps de tels documents philatéliques ou toutes marques postales se rapportant à la captivité.

Un grand merci d'avance.

F. DELAERE.

SOUVENIRS : LOURDES 1979

Vous pouvez les commander dès maintenant à l'Amicale Nationale des Stalags III, 46, rue de Londres, 75008 Paris.

Ces souvenirs vous permettront de revoir ou d'entendre les images colorées ou sonores qui évoqueront les plus belles heures de notre Rassemblement-Pèlerinage. Le contenu même de ces images nous invitera à retrouver l'esprit qui les a animées et que nous avons aimé.

Puisse-t-il nous aider à transmettre notre « message » ; puisse-t-il, plus spécialement, aider nos camarades durement éprouvés, en des jours que nous aurions voulu sans nuages, à dépasser amertume ou rancœur... et se hisser, si cela est possible, au niveau du « message » que nous aurons à dire, redire et expliquer autour de nous.

Ces souvenirs représentent en plus un travail minutieux, sérieux et de valeur que nous devons à certains camarades en particulier au précieux chanoine BRANTHOMME.

— Diapositives (48 vues avec notice explicative). Prix : 100 F plus frais de transports et emballage (5 F l'unité). Expédition immédiate.

— Albums (32 pages et 26 photos sélectionnées, peut-être quelques pages supplémentaires). Prix : 25 F plus frais de transport et emballage (5 F l'unité). Expédition immédiate.

— Minicassettes (2 faces de 45 minutes). Prix : 50 F plus frais de transport et emballage (5 F l'unité). Expédition : courant novembre.

Toutes les commandes sont à adresser à l'Amicale des Stalags III avec leur règlement par chèque bancaire ou C.C.P. uniquement au nom de :

AMICALE DES STALAGS III
Souvenirs Lourdes

(pas de numéro de compte pour les CCP)

P.S. : Nous disposons encore de quelques exemplaires de la très belle photo aérienne pendant la célébration du dimanche matin, 23 septembre 1979. Vous pouvez la commander au même endroit que les souvenirs, prix 30 F plus 5 F d'envoi, soit 35 F (photo couleur, format 20,7x30).

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Quelle tristesse... amenant la révolte

Combien de responsables, combien de camarades anciens combattants ont-ils admis cette communication après le Conseil des Ministres du 9 septembre 1980 :

« ...Le Gouvernement prend acte des conclusions très nettement divergentes auxquelles sont parvenus les membres de la commission tripartite... estime qu'il n'y a pas lieu de modifier la référence actuelle du rapport constant : ce mécanisme a, depuis 1954, rempli son rôle... »

Nous répondons que les représentants du Parlement UNANIMES et que les représentants des anciens combattants UNANIMES s'étaient mis d'accord dans un esprit de conciliation comme ne cessent de le faire les anciens combattants sur un rattrapage de 14,26 %, cela après de très sérieux travaux chiffrés de nos camarades et en particulier de M. BROCARD, député de Haute-Savoie, vice-président de l'Assemblée nationale... Est-ce cela des divergences ? Soyons sérieux et honnêtes.

Quant aux conclusions UNANIMES qu'attendait, paraît-il, le Gouvernement pour faire siennes ces conclusions... nous n'avons jamais pensé que les représentants de l'administration seraient d'accord puisqu'ils étaient là pour contrecarrer, au contraire, les points de vue des deux autres parties composant la commission tripartite... Nous ne sommes tout de même pas « idiots » à ce point...

Le communiqué gouvernemental poursuit : « ...Le Gouvernement poursuivra l'effort de solidarité de la Nation à l'égard des anciens combattants et victimes de guerre... Dans cette perspective, le Président de la République a demandé au secrétaire d'Etat de présenter à un prochain conseil des Ministres un programme de revalorisation des petites pensions... »

Huit jours plus tard, rapidement pour une fois la demande du Président de la République a été concrétisée...

« ...Les petites pensions d'anciens combattants vont être augmentées. Ces nouvelles augmentations toucheront les veuves, les orphelins et les ascendants de guerre, des mesures particulières également pour les internés, les aveugles de guerre et de la résistance, les sourds... Le tout pour une somme supplémentaire de 100 millions... » Comme nous aimerions applaudir des deux mains si nous ne savions que cette somme qui paraît énorme donnera presque rien aux bénéficiaires...

De toute façon, cela ne règle NULLEMENT le problème du rattrapage que nous réclamons pour l'ensemble des pensionnés et pour lequel des hommes studieux ont travaillé durant trois ans... C'est un camouflet à nos représentants et aux parlementaires de tous bords... Nous avons cru à ce qu'avait écrit le 8 mars 1978, M. le Premier ministre :

« ...Le Gouvernement s'engageait à faire siennes les conclusions de la commission tripartite et aux déclarations du Président de la République dans une lettre adressée au Premier ministre, le 6 juin 1980 : « Il s'agit de veiller à ce que les engagements pris soient honorés ».

Décidément nous ne parlons pas le même langage. Nous ne donnons pas la même signification. le même sens aux mots, aux déclarations, aux engagements, à la parole donnée... Constatation bien triste, pénible, révoltante.

Il n'est pas possible que, devant l'urgence de nos problèmes, nous restions sans réagir. Chacun de nous, chers camarades, doit savoir ce qu'il a à faire. Nous pouvons vous assurer que les responsables nationaux et départementaux sauront le faire mais qu'ils comptent sur vous TOUS et vous TOUTES pour les « appuyer » — en particulier auprès de leurs parlementaires sans qu'il soit NULLEMENT QUESTION DE POLITIQUE DE PARTIS.

Marcel SIMONNEAU,
Président de l'U.N.A.C.

LE 3 SEPTEMBRE A PARIS

Chaque année les anciens prisonniers de la région parisienne et de certains départements se retrouvent pour raviver la Flamme sacrée sous l'Arc de Triomphe à Paris.

Ce mercredi 3 septembre 1980 n'a pas failli à cette importante cérémonie du souvenir et de la reconnaissance.

Plus de 2 000 participants et participantes, 200 drapeaux ont donné à cette manifestation fraternelle un éclat particulier... Nombreux étaient également présents les « passants » le long des trottoirs des Champs-Élysées, surpris d'un défilé si important et si digne un jour de semaine.

Notre Amicale des III qui fêtait le 35^e anniversaire avait convié nos camarades à être présents à cette cérémonie. Ils ont répondu à plus de 150. Bravo et merci.

Musique militaire, couronne, responsables nationaux et tous nos camarades remontèrent les Champs-Élysées depuis la rue Balzac.

Le secrétaire d'Etat aux A.C. nous fait l'honneur de nous retrouver sous l'Arc de Triomphe pour le dépôt de la magnifique couronne du Comité national d'Entente P.G. à laquelle il a déposé la sienne personnellement.

Cérémonie rituelle : minute de silence, Marseilleise et ravivage de la Flamme par le Ministre entouré des représentants de la F.N.C.P.G./C.A.T.M., de l'U.N.A.C., des Cheminots anciens P.G., des Evadés.

Signature du Livre d'Or puis M. le Dr PLANTIER serra la main des porte-drapeaux venus de tous les coins de France, des Amicales et des Drapeaux nationaux.

Puis ce fut la dislocation permettant de nombreuses rencontres fraternelles.

Merci à tous les représentants ou membres de nos Amicales, venus très nombreux. Le bureau de l'U.N.A.C. était également très largement représenté.

Cette cérémonie annuelle du souvenir a été, on peut le dire, encore plus importante que les années passées... Preuve que les anciens P.G. n'oublient pas et n'oublient RIEN NI PERSONNE... Ils sont fidèles plus que jamais.

Marcel SIMONNEAU.

L'après Lourdes 1979 dans l'Hérault

La délégation de l'Hérault organise, le Samedi 17 janvier 1981, une rencontre de tous ceux et celles qui veulent vivre ou revivre ce que furent les moments les plus marquants du Rassemblement-Pèlerinage de Lourdes en septembre 1979.

Non seulement chacun pourra se procurer ou commander les albums, les diapositives, les mini-cassettes édités après ces journées, mais assister à un reportage audio-visuel d'un grand intérêt présenté par un de nos amis de la Seine-et-Marne venant spécialement à Montpellier pour cette projection : Léon PEREARD, photographe amateur certes, mais officiel du Rassemblement-Pèlerinage, ancien P. G. de surcroît des stalags XII.

La projection, d'une durée d'une heure et demie avec des vues des quatre journées, aura lieu à Montpellier dans la salle Frédéric-Mistral, Esplanade, le samedi 17 janvier à 15 heures.

Les participants qui, venant de l'extérieur, souhaiteraient coucher à Montpellier, sont invités à faire part de leur désir à Georges NICOLAS, délégué départemental, 2, rue Stanislas-Digeon à Montpellier.

TOUJOURS... LE VOYAGE-PELERINAGE

Mon volumineux dossier enfle... se gonfle : chaque semaine m'apporte lettres, photos, etc.

Mes chers amis M. et Mme AUTRAN Jean, 84150 Jonquières, viennent de m'adresser un petit envoi que je me trouve obligé de communiquer à cette grande famille « Sandbostelienne » par l'intermédiaire de notre journal Le Lien.

Sous le titre : « Autrefois prisonnier de guerre... maintenant ami » le journal local de Lunenburg, avec une belle photo à l'appui, conte à ses lecteurs la visite du ménage ci-dessus désigné à l'ancien établissement qui a permis, à l'ancien prisonnier de guerre, de travailler en musique !

Examinons d'abord la photo : « la technique a changé, les gens restent les mêmes : avec enthousiasme et intérêt la famille AUTRAN a visité la maison de la musique des BOHNORTS. C'est ici qu'autrefois Jean AUTRAN, alors prisonnier de guerre, était employé. De gauche à droite Mme Andrée AUTRAN, Elke BOHNORTS, Jean AUTRAN, Werner BOHNORTS et Inge SIROCKO ».

Venons-en au texte, avec comme titre : « Jean aime Lunenburg ». « Il a maintenant 73 ans et 36 années se sont écoulées depuis les jours où il était dans l'obligation de vivre à Lunenburg. Car Jean AUTRAN comme prisonnier de guerre français se trouvait dans la région de l'Ilmenau. Il n'a pourtant pas gardé de mauvais souvenirs de cette époque, Les « Lunenbourgeois », dit Jean AUTRAN récemment au cours d'une visite rapide, m'ont aidé à ne pas haïr l'Allemagne. Et parmi les Lunenbourgeois tout particulièrement la famille BOHNORTS. On avait en effet placé le français de 1941 à 1943 en tant qu'aide dans leur entreprise d'appareils électriques ».

« Werner BOHNORTS, aujourd'hui directeur de la maison de musique de la Grosse Bachterstrasse et sa sœur Inge RIROCKO se souviennent exactement de quelle manière AUTRAN entra pour la première fois dans le magasin, arrivant joyeux sur son vélo, coiffé d'une manière désinvolte du képi militaire français ».

« C'était un renfort bienvenu pour l'entreprise : pas seulement parce que AUTRAN était lui-même un électro-technicien qualifié ; sa nature amicale et son amour pour les enfants l'aiderent à faire rapidement connaissance avec la famille et les collègues. Werner BOHNORTS avait juste dix ans en 1943... « parfois quand il partait en vélo, de service pour le magasin, il nous emmenait avec lui sur le siège pour enfant ; c'était un bon ami ».

« Cette amitié dura malgré le temps amer de la captivité de Jean AUTRAN. Alors qu'il reprit après la guerre son magasin d'appareils électriques au pays, à Jonquières, près d'Avignon, le contact avec l'Allemagne ne fut pas interrompu ; il y eut des échanges de lettres ; il y eut une visite de Werner et de sa femme Elke dans le sud de la France. (...l'hospitalité était tout simplement bouleversante...) et il y eut la visite des AUTRAN à Lunenburg. Mme AUTRAN ajoutant : « ...C'était mon désir le plus cher de faire une fois la connaissance de la ville et des gens qui ont si gentiment aidé mon mari à surmonter l'époque la plus dure de sa vie ». En réalité les AUTRAN auraient dû passer trente minutes à Lunenburg ; ils voyageaient avec l'Amicale des anciens prisonniers de guerre ; leur but était la visite de l'ancien camp P. G. (Sandbostel). Mais trente minutes ce n'était pas suffisant... C'est ainsi que le ménage quitta provisoirement son bus, pour s'en remettre aux bons soins de leurs hôtes ; ils purent ainsi revoir les endroits que Jean connut autrefois, sous un jour si différent : la caserne Schlieffen (où il était logé), l'entreprise d'appareils électriques (bien à peine reconnaissable), la ville et ses environs ».

« On fit alors un festin à la française avec beaucoup de vin et de fromages, on échangea des souvenirs. Et les invités furent ramenés auprès du groupe des voyageurs à Hannover, etc... »

Une fois de plus, je suis content d'être à la base d'une telle rencontre.

A Hannover, justement, j'ai eu la bonne chance d'assister, à l'hôtel, au retour de la famille AUTRAN. J'ai donc fait connaissance de la sympathique famille allemande. Quelle bonne ambiance.

Sur le moment, volubile, Mme AUTRAN m'avait conté rapidement les bonnes heures — trop courtes — passées à Lunenburg. Je ne m'attendais cependant pas à une telle suite.

Tant mieux... Et puisse ce rapprochement nous en apporter d'autres... Hélas !...

Paul DUCLOUX,
24.593 X B.

Cette rencontre du 17 janvier est assurée également de la participation de Marcel SIMONNEAU, Jean LASSALLE, André CHAUVIN et de délégués de la région qui ont pris une très large part à l'organisation de ce grand et dernier Rassemblement-Pèlerinage national des Prisonniers de Guerre.

La présence de tous nos amis de la région sera pour tous le témoignage de notre fraternelle reconnaissance.

Georges NICOLAS.

L'U.N.E.G. en deuil

Nos camarades « Evadés » viennent d'être touchés par le décès d'un de leur camarade : MAILLARD.

C'était le trésorier général de l'U.N.E.G., camarade très dévoué, siégeant aussi au service départemental de l'Office national de Paris. Nous le connaissons bien et l'estimons à sa juste valeur.

A nos camarades « Evadés » nos fraternelles condoléances.

M. S.

André Meyzonnade.

BIENVENUE

Voici une nouvelle liste d'adhérents à l'Amicale.

Nous sommes heureux d'accueillir ces camarades parmi nous et le Comité Directeur de l'Amicale leur adresse ses meilleurs souhaits de bienvenue.

Puisse continuer, sur le chemin de la vie que nous espérons le plus long possible, cette amitié née dans la misère des camps.

MAILLARD Albert, Eynesse 33320 Ste-Foy-La Grande.
PRON Marcel, La Frevillard 77320 La Ferté Gaucher.
VANEY Robert, Les Corvées les Ys, 28240 La Loupe.
PAQUIER Henri, 10170 Saint-Mesmin.
WUILLAUME Bernard, Quartier Moncey 55000 Bar-Le Duc.
BRIAUX Paul, 44, rue Hector-Berlioz, 59370 Mons-en-Barœul.
GOBET Henri, 14, rue d'Aiguerande, 69220 Belleville-sur-Saône.
VAN GOETHEM, Rés. Fleurie, Le Saule, Bd de Bapaume 80000 Amiens.
TRULIN Georges, 30, Av. Lénine, 78500 Sartrouville.
STRABACH Georges, Hérimenil, 54300 Luneville.
VOILEQUIN Jean, Biernes, 52330 Colombey-Les Deux Eglises.
VIENNE Henri, 72, rue Humblot, Auchy-les-Mines 62138 Haisnes.
FOUSSERET Pierre, 8, rue de la Butte, Besançon 25000.
BLANC Raymond, 5, rue Ernest-Lefèvre 75020 Paris.
DENDAUW Emile, 90-102, Av. Dr Schweitzer 59510 Hem.
DESCOTES Raphaël, 5, rue François-Arago, Fagnières 51000 Châlons-sur-Marne.
CONTAL Marius, Coincourt, 54370 Einville.
GASTON Daniel, Concevreux, 02160 Beauverieux.
HUON Pierre, 9, rue de Gonzague, 08300 Rethel.
GENIN André, 3, rue des Camusots, 88320 Lamarche.
LAHAYE Stéphane, 1, rue de la Boucle, Moinsay, 77950 Maincy.

PERSONNE Léon, Au Vieux Pont, 19260 Treignac.
POULINET Edgar, La Ferrandière, Sorigny 37250 Veigné.
SIDOBRE Lucien, 24, rue des Mimosas, 66160 Le Boulou.
SWAL Etienne, Armabouts Cappel, 59380 Bergues.
WAKEFORD Joseph, 41, rue de la Libération 56400 Auray.
DARGAUD René, 32, rue Lamartine, 71000 Macon.
DUMURET Hector, 39, rue Ferrer 59490 Somain.
FAURIE Abel, 24, rue Villebois-Mareuil, 53000 Laval.
LELANDAIS Joseph, Oerrières, 14170 St-Pierre-sur-Dives.
CHARDON Georges, 2 A, Av. Thurel, 39000 Lons-le-Saunier.
VAIDENAIRE René, La Bruyère, Ventron, 88310 Cornimont.
CHAPLAIN Jean, 129, rue Foch, 14750 St-Aubin-sur-Mer.
COLIN Pierre, 14, Av. de Huesca, 36170 St-Benoit-du-Sault.
PIALLE Jean, 251, Bd Pasteur, 59500 Douai.
CICERON Emile, La Motte d'Aveillans 38770.
JOLLY Marcel, La Remonière, 85300 Challans.
SARRAZIN Henri, Bazoges-en-Pareds, 85390 Mouilleron-Pareds.
BEAUBOIS Julien, 12, rue Jean-Bart, 18000 Bourges.
MARTIAL Pierre, St-Mesmin, 85700 Pouzauges.
BELLOMET Robert, 9, Av. Rabelais, 92160 Antony.
JOLLY, Route de La Roche, 85300 Challans.
DROUET, 19, rue de la Pépinière, 72000 Le Mans.
GUILLOU François, Place de la Mairie, 22740 Lezardrieux.
SISTERNE René, 9, rue de Paris, 69470 Cours La Ville.
JULIEN Raymond, 42, rue d'Anjou, 35130 La Guerche-Bretagne.
DIDIER Paul, Cycles-Motos, 70440 Servance.
FAILLERES Raymond, 9, rue Professeur Picard, 95170 Deuil-La Barre.
DURAND Marius, 58, Av. Léon-Blum, 63000 Clermont-Ferrand.
GUIGNON Jacques, 35, rue de la Blauderie, 79000 Niort.
FORMET Hubert, 18, rue Gaston Broquet, 55190 Void.
ROBIN Rémi, 30, rue de l'Ancienne Eglise 44830 Bouaye.
VIOTTI Albert, 5, rue Massenet, 25300 Pontarlier.
CAMBERLEIN Edmond, 17, rue Solembier 59700 Marcq-en-Barœul.
FAVIER Claude, Les Gouyons, Thionne, 03220 Jaligny-sur-Besbre.
JUNET Claudius, 30, rue des Gasses, 69450 St-Cyr au Mont d'Or.
SAINT-CERNIN Clément-Guillaume, 16, rue du Volvestre, 31310 Montesquieu V.
BIVER Albert, 114, Rés. de la Source, 59237 Verlinghem.
BONNOT Nicolas, Chavannes-sur-Reyssouse, 01190 Pont-de-Vaux.
Mme Vve VACHON France, Les Millières 38380 Saint-Laurent-du-Pont.
BURNOUF Albert, Bourg de Quédillac, 35290 St-Méen-le Grand.
FEREY Léon, 45, rue de Touraine, 28110 Luce.
DENEUVILLE Noël, 92, rue Poincaré, Bourghelles, 59830 Cysing.
BASTIEN Raymond, Le Bouchon-sur-Saulx, 55500 Ligny-en-Barrois.

Un conte de derrière les moulins

En ce temps là, les hommes n'étaient pas en guerre. Nous précisons ce détail pour indiquer qu'il s'agit d'un conte. D'un conte de Noël, évidemment !

A vrai dire, ils n'étaient plus en guerre. Depuis peu d'ailleurs. En tous cas depuis moins de quinze ans. Il y avait encore des prisonniers...

C'est le 24 décembre. Dehors, il neige.

L'intérieur est celui d'un pauvre kommando de montagne. Autour d'un poêle bien chaud, les prisonniers sont assis. L'air est dense de la fumée des pipes et parfumé de l'odeur d'une lessive qui bout.

Mais les prisonniers sont sans joie, car ils ne croient plus.

Alors, la porte, tout à coup, s'est ouverte. Et le gardien apparaît. Il tient un papier à la main. Avec cet accent qui paraît toujours étrange à ceux qui sont loin de leur patrie, il lit :

« Les prisonniers, pères de deux enfants jumeaux de sexe différent, qui seront à la fois ophiclédistes et gardien de square, pourront être libérés... ».

Le reste se perd dans un brouhaha d'allégresse...

Un grand espoir était né.

André Meyzonnade.

BISIAUX Joseph, 67, rue de Saulzoir, Verchain-Maugré, 59227 Saulzoir.
LAURENT Gabriel, 22, rue Mairesse, 54550 Pont St-Vincent.
DEPIERRE Maurice, Bouhans et Feurg 70100 Gray.
LAMOTHE Louis, Nicole, Prudhomat 46130 Bretenoux.
QUELLARD Francis, Les Grès, 83610 Collobrières.
DEMAN Joseph, 5, rue Jean-Jaurès, 59175 Templemars.
PRADALIER Jean, rue Basse, 12190 Estaing.
LEBLANC Louis, 37, rue des Castors, 21200 Beaune.
STUCH Joseph, 88450 Vincey.
OREJUDO, La Bussonnais, Crossac 44160 Pontchâteau.
BARTHOULOT François, Chamesol 25190 St-Hippolite-sur-Doubs.
BAILLET Paul, Esnoms au Val 52190 Prauthoy.
KUPPEL Charles, 7, rue des Ecoles 86180 Buxerolles.
PARIZOT-MERILLIE, Rilly-la-Nonneuse 10290 Marcilly-le-Hayer.
LACROIX René, Lavalade, Frayssinhes 46400 St-Céré.
COLOMB Roger, 16, Bosquet du Parc, Boigny-sur-Bionne 45800 St-Jean-de-Bray.
DURIEUX Fernand, 197, Av. G. de Gaulle 92170 Vanves.
GRESSEL Emile, 44, rue Bayen, 75017 Paris.
Mme VECHAMBRE Yvonne, 6, rue Courat, 75020 Paris.
Mme JACQUET Gisèle, 45-53, rue Thiers, 51100 Reims.
PRIGENT André, 60, rue Saint-Fargeau, 75020 Paris.
CHEDOTTE Pierre, Savault, Ouroux-en-Morvan, 58230 Montsauche.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du «LIEN» et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (maximum 3 lignes imprimées)

Prix franco : 50 F

100 cartes en plus pour : 25 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN

79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

GUERINEAU Claude, 27 bis, rue des Vallées, 92700 Colombes.
GRANDJEAN Emile, Escroix, La Voire 70310 Faucogney.
DUPONT Germain, 10, rue de la Gare 65290 Juillan.
DUALE Justin, Sabazan, 32290 Aignan.
AUTHIER Paul, Métabief 25370 Les Hôpitaux Neufs.
BOURDE Ernest, Cité Amiral de la Bretonnière, 22100 Dinan.
BOSSUS Raymond, Lot Super, Levens 06670 St-Martin-du-Var.
CHABROL Marcel, La Burgière, Bertignat 63480 Vertolay.
CAILLON Louis, 15, rue Colonel Roux, 05000 Gap.
BRUN Aimé, 6 A, rue des Canaques, 13007 Marseille.
SEGAIN Alexandre, 21, rue des Chouquettes 76190 Yvetot.
COUSSE André, 8, rue du Fg St-Germain, 31310 Montesquieu Volvestre.
HOCHIN Ludovic, Connantrè, 51230 Féré-Champenoise.
LAIME Albert, 5, rue de l'Abattoir, 68330 Huingue.
GODIN Gabriel, Jonchery-sur-Suippes 51600 Suippes.
CADINOT Stéphane, La Chevrelle, 2107, rue de la Source, 45160 Olivet.
THEVENIN Robert, 173, Bd d'Haussondelle, 54000 Nancy.
CHAMPEAU Georges, 22, rue Paul-Valéry, 75016 Paris.
FRÉMONT Henri, 49, rue St-Léonard, 49430 Durtal.
SIMON Jean, 75, Bd Richelieu, 92500 Rueil-Malmaison.

(Suite p. 4)

BIENVENUE (suite)

BECHOUX Julien, 41, rue Aviation, Seraing (Belgique).
SCHNAEBELE Charles, 18, rue Pierre-Corneille, 69006 Lyon.

CLAIR Emilien, 22, Route de Montcenis 71450 Blanzay.
LONJARET Eugène, Huille-sur-Seille, 71290 Cuisery.
WINDAL André, 38, Rempart St-Vincent, 71110 Chalon-Sur-Saône.

BADENS Henri, St-Aroumex, 82210 St-Nicolas de la Grave.

GAVOILLE Louis-René, 16, rue Victor-Hugo, Lux 71100 Chalon-sur-Saône.

JOLIVET Jean, Saint-Loup, Arteix 71110 Marcigny.
LORION Roger, St-Benoit-sur-Seine, 10600 La chapelle Saint-Luc.

RENARD René, Les Leys, L'Abergement Sainte Colombe, 71370 St-Germain-du-Plain.

BRUNEAUX Georges, rue Ste-Radegonde, 37500 Chinon.
MONNIER François, Route de Chalon, 71220 Saint-Bonnet de Joux.

Mme Vve OURY Madeleine, Le Breuil, 41330 La Chapelle Vendomoise.

TISSIER Gabriel, 9, rue Joubert, 69560 Sainte-Colombe.
CLERGEOT Roger, 72, rue Kléber, 10000 Troyes.

WAUTELE Gustave, 17, rue Haute, Denée 5642 (Belgique).
Mme MICHAUD Marthe, 7, rue Victor-Considérant, 75014 Paris.

Mme VUILLECARD Colette, 106, Av. du Bac, 94210 La Varenne St-Hilaire.

KELLER Albert, 20, rue Georges Gay, 93130 Noisy-le-Sec.

THOMAS Pierre, Le Bourdet, 79210 Mauzé-sur-le Mignon.

JARRY Henri, La Couture, St-Plantaire, 36190 Orsennes.
Mme Jean-Louis SERVANDON, Hameau de Gruge, Bully 69210 L'Arbresles.

DIOT Lucien, 23, Bd Aliende, Appt. 2072, 91100 Corbeil-Essonnes.

DUSSERE Eugène, Fons 07200 Aubenas.
ROY Charles, Ste-Lheurine 17520 Archiac.

ANMON Maxime, 66, rue du Gi Buat, 44000 Nantes.
PALFROIX André, 68, rue Thiers, 38000 Grenoble.

EDLE Sulpice, 3, rue d'en Bas, Maurois 59980 Bertry.
LE BRIS Ernest, La Pépinière, 22420 Plouaret.

MERCIER André, Saint-Gilles (Le Bourg), 50000 Saint-Lô.
SIFFERT Alexandre, 98, rue MI Oudinot, 54000 Nancy.
MARAZZI Jean, rue de la Barre, 38260 La Côte St-André.

CEUX DU WALDHO

Notre article «Le Waldho» paru dans Le Lien n° 357 d'octobre 1980 nous a valu la lettre ci-après de notre ami le Médecin-Général A. Salvagniac, 50, Avenue de Villeneuve l'Etang, 78000 Versailles :

Cher ami,

« Alors, on oublie les copains ? Votre article dans le n° 357 du Lien (octobre 1980) sur le Waldho, pourrait le faire croire, mais je sais bien qu'il ne s'agit que d'une simple distraction de votre part. Il est vrai que comme Nouailles, je ne suis pas resté longtemps au Waldho, à peine 4 mois.

Comme j'avais déjà eu l'occasion de le rappeler à propos du tunnel, les deux premiers médecins français arrivés au Waldho ont été le médecin aspirant Nouailles (promu « chirurgien ») et un Médecin-Lieutenant qui portait mon nom et qui devint ainsi le premier médecin chef. Arrivèrent ensuite le docteur Palmer, Fellonneau et Guinchard dans un ordre dont je ne me souviens plus très bien, puis, plus tard, le médecin Capitaine Merle. Entre temps Nouailles était « muté » au commando de Tailfingen (où je l'ai retrouvé plus tard).

C'est le médecin Capitaine Guinchard qui a eu, dès octobre 40, l'idée du fameux tunnel que lui et moi avons creusé avec quelques autres. Cependant, après quelques essais nocturnes faits avec Guinchard, nous avons estimé qu'il y avait quelques risques et avons, finalement, préféré prendre tout bonnement la sortie par un froid et très obscur matin de début de novembre.

Lors de notre interrogatoire par une espèce de « Conseil de guerre allemand » avec interprète française (niçoise) nous n'avons pas soufflé mot du tunnel (découvert paraît-il plus tard par suite « d'indiscrétions ») ce qui nous a valu la reconnaissance du Stabsarzt Wintermantel. Ainsi je me suis retrouvé à Tailfingen, avec Nouailles, dont nous sommes repartis en février 41, à pieds, jusqu'en Suisse. Guinchard est allé, je crois à Fribourg.

Ceci dit, j'ai beaucoup apprécié votre article et ne vous en veux nullement pour le petit oubli, tout à fait involontaire, et très certainement explicable par le très court séjour que j'ai fait au Waldho.

Je voudrais cependant rappeler en terminant que le Dr Nouailles, après s'être évadé avec moi, est resté quelque temps en zone libre, puis a regagné son pays breton où, tel qu'il était, il était fatal qu'il s'engage dans la Résistance.

Hélas, découvert un jour de 44 (ou de 43 ?) le revolver à la main, après un bombardement, il fut tué, sur place, par un officier allemand.

Tel fut Nouailles, mort pour la France au combat, le seul, peut-être, du Waldho et, en tout cas, je crois, le seul médecin.

Je pense qu'il mérite une place d'honneur pour les anciens de cet hôpital...

N.D.L.R. : Je suis impardnable et je bats ma coulpe. J'ai voulu me transformer en historien du Waldho et j'oublie tout le début de l'arrivée des sanitaires français. Il y a des expériences téméraires où il vaut mieux ne pas se risquer. Ce qu'il y a de certain c'est que je n'ai jamais oublié l'arrivée du médecin lieutenant Salvagniac au Waldho. Pour le médecin Nouailles j'ignorais. J'étais au moment de leur arrivée soigné comme blessé de guerre au premier étage de la Chirurgie, service du major polonais Réglinski. J'ai peut-être entrevu, lors des séances de pansements dans la salle d'opérations, le médecin Nouailles, mais son souvenir n'est pas resté dans ma mémoire de K. G. N'ayant aucun papier blanc à ma disposition je n'ai pu commencer à ouvrir mes notes de prisonnier qu'à partir du 20 septembre 40 (jour où un infirmier allemand m'apporta un carnet de Villingen). Wintermantel m'avait fait affecter au Magasin allemand de l'hôpital, pour y passer ma convalescence, quelques jours auparavant. Pour moi, par suite d'absence de notes, la vie du Waldho de juillet à septembre est un peu nébuleuse. Aussi je remercie le docteur Salvagniac d'avoir, si gentiment, comblé cette lacune dans mes souvenirs.

J'ai donc, de nouveau, compulsé mes notes de captivité et j'ai trouvé :

« Dimanche 6 octobre 40 : grand match de foot-ball médecins contre infirmiers. L'équipe des médecins est solide en défense. Dans les buts : Salvagniac, très bon gardien de but, très coté avant-guerre ; comme arrière les deux barbus de l'hôpital, Palmer et Fellonneau, ce dernier poussant des cris de Sioux pour épouvanter l'adversaire... »

J'ai poussé plus loin mes investigations et je suis tombé sur une date :

« 27 novembre 1940 : Aujourd'hui le rapport a été plus long que d'ordinaire. On a perdu deux médecins : le capitaine Guinchard et le lieutenant Salvagniac. Malgré toutes les recherches effectuées dans l'hôpital, ils

sont introuvables. Personne ne les a vus partir. Leur réserve de Nestlé devait être épuisée... Il fait très froid ce matin, le temps n'est pas bon pour la promenade... »

Une autre date :

« 28 novembre 1940 : Il neige à gros flocons. Je pense à ceux qui sont dehors et qui endurent beaucoup de peines par un temps pareil... »

Voilà, mon cher docteur, un renseignement irréfutable sur la date de votre évasion. Ce n'est pas au début de novembre mais à la fin dudit mois que vous avez joué les invisibles, vous et le docteur Guinchard.

Quant au premier tunnel, j'ai su qu'il était en construction par des informations recueillies auprès de Larcher, infirmier aux grandes moustaches gauloises, un gentil rouquin qui venait sur mon balcon étudier l'endroit où sortirait le tunnel. Mais je n'ai jamais su quels étaient les constructeurs. Le secret a été bien gardé.

Je ne sais s'il y a corrélation entre le tunnel et cette note prise le 9 octobre 1940 :

« La nuit dernière, j'ai été réveillé deux fois, par des rondes. Un malade, nommé Raymond, a été surpris vers 23 heures dans les escaliers de la Médecine, porteur d'une musette pleine de victuailles, cherchant à s'évader. Il a été repris après une course-poursuite mouvementée. Il a été descendu au camp, en prison. C'est Stolp qui l'a rencontré et lui a mis le grappin dessus. Et il en est fier, le bougre... »

Ce malade voulait-il se servir du tunnel ? Certainement, car je ne vois pas comment il aurait franchi les barbelés. Qu'en pensez-vous docteur ?

Quant au docteur NOUAILLES, le docteur Salvagniac a raison. Cet ancien du Waldho, mort en héros, a droit à la plus belle place parmi les anciens de l'hôpital. Et quand nous pensons à nos chers disparus, n'oublions pas son nom.

Merci au docteur Salvagniac de tous ses renseignements qui remettent les choses au point et qu'il veuille bien accepter mes excuses, pour cet involontaire oubli... et au plaisir de vous revoir le 29 mars prochain à l'Assemblée Générale de l'Amicale.

H. P.

L'Evénement

29 Novembre 1941.

Ce matin, à la corvée de patates, on discutait ferme. Il faut d'abord que j'explique ce qu'est la corvée de patates à l'hôpital.

A 6 h 30 tout le personnel sanitaire est rassemblé dans la cave du bâtiment de la Médecine, chaque jour, sauf le dimanche, afin d'éplucher les patates qui serviront à confectionner la délicieuse panade qui formera le plat principal du repas de midi.

Au début, c'était les malades, que les Allemands trouvaient assez bien portants pour les faire lever à 6 heures, qui étaient chargés de cette corvée. Puis sur l'intervention du médecin-chef français on les déchargea de cette corvée qui fut confiée au personnel de l'hôpital. C'était justice, il faut en convenir. D'abord il y avait pléthore d'infirmiers, il en arrivait presque tous les jours, des vrais, des faux avec des pièces officielles fabriquées on ne sait où ; puis des gars assez débrouillards pour décrocher une planque dans des emplois variés, même les plus inattendus : on y vit un moniteur d'éducation physique pour le personnel qui au bout de deux séances matinales tomba dans l'oubli... mais resta à l'hôpital, puis s'évada. Il était donc juste que tous ces gens qui surpeuplaient les chambres du personnel, il y avait presque un infirmier pour un malade, remplassassent les malades pour cette corvée matinale. Ce remplacement ne se fit pas sans grincements de dents, ni protestation... inutiles d'ailleurs.

Donc le matin, le cuisinier de service, fait dans la cave, assez vaste de l'hôpital, une dizaine de tas de pommes de terre, d'égale grosseur, réservé chacun à une chambrée. Les plus matinaux, ou les plus malins de chaque équipe, faisaient en sorte d'arriver les premiers sur le lieu de l'épluchage, et diminuaient leur tas en accumulant leurs patates sur les tas des non-arrivés. C'était de bonne guerre.

Quand l'équipe est au complet, chaque membre prélève au moins trois pommes de terre, qu'il camoufle dans son pantalon genre knickerbocker de l'armée française. Ce complément de vivres sera utilisé au repas de midi, par les popotes. En somme, malgré les protestations et les récriminations, cette corvée de patates, est la bienvenue pour le ravitaillement clandestin... mais les malades y trouveront-ils leur compte ?

Donc, ce matin on discutait ferme. On discutait sur un formidable bouthéon. Mais un bouthéon solide, qui avait des assises sûres... quelque chose qui pouvait être véritable.

— Moi, — dit Contestin, au tas de la chambre 147, avec son accent chantant du côté de Beaucaire — je vous dis ce que j'ai vu. On installe des haut-parleurs dans le camp, et d'après la Confiance, ce serait une information de la plus haute importance.

Tu as vu l'Homme de Confiance ? dit Bouteille encore sceptique.

— Non, répond Contestin, mais tu peux me croire Flash quand je te dis que j'ai vu poser les fils de la radio avec les haut-parleurs. Tu peux en parler à Vielpacket ou à Renkès, ils étaient avec moi.

— Sûrement, dit Charlot, qu'on veut nous parler de libération.

Kirsch, le père La Cerise, opine du bonnet, mais d'un air douteux : « libération, libération... comme ça d'un seul coup... moi je ne fais pas confiance aux allemands... ils sont trop vaches... Je n'y crois pas ! »

— Demande au Titou, dit Titin, il était avec nous, lui aussi.

— C'est vrai, approuve le Titou, j'ai vu travailler les électriciens du camp qui posaient des haut-parleurs.

— Dites les copains, dit le Titin, en attendant la libération, ramassez des patates, on fera des frites ce midi...

Au rapport de 11 heures dans le hall de la Médecine, aucune information concernant ledit événement.

Mais à midi, Achille, le « Schulmeister », arrive du bureau en trombe :

— Les amis, il y a quelque chose qui se trame au camp, dit-il essouffé, j'ai entendu une conversation entre les schleuhs du Bureau concernant un grand événement qui va se passer demain et qui intéresse tous les prisonniers français.

— Seulement les Français, demandai-je intéressé.

— Je n'ai rien entendu pour les autres.

— Je vous le dis, intervient Charlot, c'est sûrement pour la libération ou quelque chose d'approchant.

— Il y a certainement anguille sous roche, dit le père Clément, placide.

Le père La Cerise, en bon franco-polonais obstiné, persiste dans son opinion :

— Ils sont trop vaches... c'est une bande de salauds !

Le repas de midi se passera en discussions passionnées. Les partisans de la libération gagnaient des partisans. Bref, à la fin du repas c'est tout juste si on ne préparait pas les valises.

A 14 heures je regagne le magasin avec Clément. A notre arrivée, notre patron Wolfarth nous accueille avec un sourire bien épanoui sur sa face de teuton attardé. Il me met sa main sur mon épaule :

— Péronne, morgen gross événement !

— Krieg mit England fertig ?

— Nein, nein, gross événement... Comme ci comme ça.

On en resta là car nous avions épuisé toutes nos connaissances en allemand et je crois bien que Wolfarth n'en savait pas plus que ce qu'il nous disait : Comme ci, comme ça... c'est un peu vague. Néanmoins pour qu'il nous dise « gros événement » c'est qu'il y avait quelque chose.

Bonnault, qui arrive de la dentisterie, pour échanger quelques serviettes, nous dit :

— Les gars, il y a un gars de la confiance qui est venu se faire soigner les crocs, et il nous a assurés que demain il allait se passer quelque chose car les allemands sont tous en branle-bas dans le camp...

A l'hôpital, tous les bouthéons prennent naissance à la dentisterie. La maison Blin les fournit sur commande. Les K. G. des kommandos qui viennent se faire soigner les dents peuvent écouter la radio chez leurs patrons et les bouthéons qu'ils apportent peuvent avoir une apparence de vérité... tout au moins on l'espère. Malgré le doute on s'accroche au Bouthéon... c'est un instant d'espérance qui nous aide à supporter notre triste vie de bagnard... c'est une petite fleur qui éclôt dans notre âme... mais qui comme la rose ne dure que l'espace d'un matin... peut-être que celui-là, qui semble bien étayé, va durer...

— La corvée de soupe de Vielpacket nous a passé le bouthéon... Et comme on parle d'un prochain départ de sanitaires ça pourrait coller... Tu vois pas qu'on envoie le stalag en France... ça serait chouette pour faire la valise.

— On ne sait jamais, dit Bonnault qui nous quitte avec ses serviettes propres.

Le boulot terminé je rentre à la 147. Bouteille m'y accueille. Il se frotte les mains de contentement et me dit :

— Ça se confirme ! Le Stalag va déménager...

— Ah ! Et où va-t-il aller ?

— En France !

— Qui te l'a dit ?

— Un dentiste.

Ça y est ! Ma supposition est devenue, par la bouche de Bonnault, une réalité. Voilà comment naissent et meurent les bouthéons !... J'explique la chose à Flash... qui ne me croit pas, et se cramponne, plein d'espoir, à son bouthéon.

Le soir, autour de la table, pendant les parties de bridge et de belote, on continue la discussion. Les plus folles suppositions sont mises en avant... et discutées.

Notre nuit du 29 novembre sera peuplée de beaux rêves.

30 Novembre 1941.

Au rapport, le Feldwebel nous annonce qu'une communication très importante sera faite aux pensionnaires de l'hôpital par l'O.K.W. de Berlin et qu'il faudra se rassembler à 19 heures pour la Médecine, dans le hall, et pour la chirurgie, dans l'escalier du bâtiment, toutes les portes de chambres devront être ouvertes. On essaie d'obtenir d'autres renseignements sur cette communication mais le Feldwebel ne sait rien mais nous signale que des haut-parleurs vont être installés dans les deux bâtiments hospitaliers.

En revenant du rapport nous rencontrons les électriciens du camp entraînant d'installer leurs fils et au premier étage de la chirurgie, sur le palier, un K.G. pose un haut-parleur. Nous lui demandons s'il a des tuyaux sur la communication qui doit nous être faite. Il a, comme tout le monde, plusieurs hypothèses à formuler, mais il croit ferme que, d'après son employeur allemand, ça intéresserait la fin de la captivité.

L'ami Achille, revient du Bureau des Allemands, pour déjeuner avec sa popote et nous dit que depuis hier, les Allemands parlent toujours d'un « Gross Evénement ».

L'attente fut longue pour atteindre 19 heures.

Enfin nous voici à l'heure tant attendue. Tout le personnel de la chirurgie tous les blessés pouvant se déplacer sont dans les trois étages de l'escalier, assis sur les marches ou sur les paliers. Toutes les portes sont ouvertes...

A 19 heures, heure militaire, une musique douce, jouée par un orchestre, sort diffuse, du haut-parleur. Nous sommes là, tous, le cou tendu, attendant anxieusement quel est cet événement dont l'importance mérite une diffusion dans les stalags d'Allemagne.

A 19 h 30 une voix française nous parvient du haut-parleur : Ici le Stalag XII D !

Nous nous regardons tous, étonnés. Que vient faire le stalag XII D dans cette histoire. On nous avait dit : une communication de l'O.K.W. vous sera radiodiffusée... et on tombe sur un autre stalag ! Mais écoutons...

— Ici, le stalag XII D. Le grand chanteur français Maurice Chevalier a demandé aux autorités allemandes de l'O.K.W. l'autorisation de venir visiter le stalag XII D, où pendant la grande guerre 14-18, il a été retenu prisonnier pendant 26 mois.

— Té ! dit Contestin, nous on en est au dix-septième...

— Il veut chanter pour ses camarades prisonniers au cours d'une fête organisée par le groupe artistique du stalag. Maurice Chevalier vous parle :

— Mes camarades. J'ai voulu tenter un geste extraordinaire, un geste parisien, un geste français : chanter dans un stalag. Je me suis ouvert de ce projet à notre ambassadeur Scapini, qui, aussitôt, en parla aux autorités victorieuses. Celles-ci, avec infiniment de compréhension, m'accordèrent tout de suite ce que je désirais. Mais comme je ne pouvais me rendre dans tous les camps de prisonniers, j'ai choisi celui du XII D où j'avais été en captivité pendant 26 mois. Mes camarades, croyez que notre grand Maréchal et votre Ambassadeur font tous les efforts pour vous faire rentrer. Tous leurs instants sont pour vous. Je vous apporte le bonjour de Paris, le bonjour du pays. Et je vous jure que vos familles vous attendent avec fidélité. Je vous jure que vous n'êtes pas oubliés. Je vous jure qu'on compte sur vous à votre retour. J'ai connu comme vous, pendant 26 mois, ces moments de dépression, de cafard, ces moments que je n'ai jamais oubliés. Mais après, le retour c'est la meilleure part de la vie que nous recevons, et je vous jure qu'elle est belle. On goûte son bonheur après tant de misères. Aussi je vous dis : ayez confiance, les petits ! Vous verrez, vous aurez la meilleure part... Et je termine en vous disant : « Tenez bon la rampe, les gars, ça se tassera ! ».

Un grand silence suivit cette harangue. Vraiment, ce n'était pas ce que l'on attendait. Qu'avons-nous à foutre des paroles d'espoir ! Pendant dix-sept mois on nous a seriné chaque jour : bientôt, chez vous ! et nous sommes toujours là. Le Maréchal, il se sert de nous pour sa propagande... c'est de bonne guerre. Notre Ambassadeur, on a choisi un aveugle... Mais qu'est-ce que les Allemands veulent prouver avec cette expérience ?

Pendant que nous soliloquions, Chevalier chantait son répertoire : La Choupetta, Arthur, fox à poil dur, Ma Pomme, etc.

Ces airs de Paris, magnifiquement interprétés, qui nous arrivaient par le truchement d'un haut-parleur, nous donnaient la nostalgie de l'absence. Ils nous faisaient encore mieux sentir le poids de notre captivité. Comme aurait dit Maurice, avec son accent faubourien : « Si on voulait nous donner le moral, c'était rapé ! »

La séance terminée nous regagnâmes tristement nos chambres. L'événement, le « gross événement », avait foiré. On se retrouvait gros-jean comme devant. Le silence dans la 147, était lourd, pesant. Pour un peu on en aurait chialé ! Il ne faudrait pas jouer avec le cœur des prisonniers. Un bouthéon, ça vient, ça passe... On sait que c'est faux, mais on s'y accroche... mais une fois le bouthéon mort, on n'y pense plus. Tandis que là, ce fameux événement, avec tout son mystère, ses silences, ses préparatifs, vraiment c'était trop. Nous n'en voulions pas au grand Maurice, il avait cru bien faire... à moins que lui aussi ait été refait dans cette affaire, qu'on se soit servi de lui... qui nous dira tous les dessous de cette expérience ?

En définitive, ce n'était, après tout, qu'une matinée artistique dans un stalag... Ça ne valait pas tout ce mystère savamment entretenu...

La conclusion nous fut apportée par l'ami Contestin, de Beaucaire, qui, avec son délicieux accent provençal dit à la cantonade :

— Avé leur événement, ils nous ont bien eus, les schleuhs ! C'est à notre tour de l'avoir dans l'cul !

H. PERRON.



Dans le numéro du Lien de novembre je vous ai fait un petit compte rendu sur les quelques nouvelles qui me sont parvenues et entre autres celles de notre rencontre à Cabourg en tout dernier, avec nos amis PARUELLE. Et puis vers la mi-novembre, une lettre de Madame nous informait que notre copain et ami souffrait de troubles cardio-vasculaires et qu'il était contraint de garder la chambre.

Que notre ami « PARU » se soigne — très surveillé par Madame — de telle sorte que nous puissions à nouveau, pour ce qui nous concerne personnellement, se retrouver l'an prochain, sur la Côte

Apologue... pour la nuit de Noël

« Laissez venir à moi les petits enfants !... » dit Jésus...

Mais les petits enfants ne s'approchaient pas parce que c'étaient des petits enfants modernes et que cet étranger, avec sa barbe blonde, leur faisait peur. Ils ne connaissaient que des hommes entièrement rasés.

Pourtant Jésus les regardait avec tendresse, car c'étaient pour lui des petits enfants, et qu'il leur croyait la même âme que celle qu'il avait connue aux autres... jadis.

Comme quoi, lui, Jésus, n'avait pas vieilli...

Et c'étaient les petits enfants qui avaient bien vieilli...

Ils ressemblaient de plus en plus à leur pères...

Et ce n'était pas entièrement à l'honneur de ces derniers !

Puis, les petits enfants, voyant que Jésus souriait toujours en les regardant, s'approchèrent peu à peu de lui... Ils s'apprivoisaient... l'Homme, avec sa barbe, ne leur faisait presque plus peur. Ils ne voyaient plus que ses yeux qui étaient profonds et bleus et que son sourire qui étincelait. Et il en faut très peu pour que les enfants soient vite en confiance.

Très pure, très blanche, très limpide, une larme brilla dans les yeux de Jésus, car, il le sentait bien, les petits enfants devenaient ses amis. Et, comme ils n'osaient pas s'approcher davantage, c'est lui qui fit les premiers pas.

Il vint vers eux, car ils craignaient encore peut-être de venir à lui.

Une petite fille, brune comme une nuit d'hiver, s'avança alors et dit, car elle était l'aînée : « Avez-vous froid Etranger ? Venez la maison est proche, c'est la plus belle du village et nous y avons un grand feu ! »

Et Jésus, souriant à la petite fille, répondit : « Je n'ai pas froid, car vos paroles sont chaudes à mon cœur ! »

Et un petit garçon qui était blond comme un ange de Botticelli, s'avança et dit : « Avez-vous

Fleurie. Nous te souhaitons, cher ami, une prompt guérison avec notre meilleur souvenir.

Et puis je m'inquiète toujours de savoir ce que notre ami belge CHAUDOIR Désiré était devenu. Vous vous souvenez qu'il est venu une fois à Paris, en 1950, je crois, assister à notre réunion annuelle et depuis plus rien. J'ai donc demandé au Président de l'Amicale d'entraide des stalags V en Belgique, à notre ami Armand ISTA, d'avoir la gentillesse de lancer un S.O.S. auprès du Président des stalags X (B pour notre copain) en Belgique — ce qui a été fait n'en doutez pas — et j'attends le résultat des recherches.

Enfin, je vous rappelle que vous avez le devoir de régler dans l'immédiat le montant de votre cotisation 1981, augmentée de plusieurs dizaines de francs (pas de limite) destinés à alimenter la Caisse de Secours (C.S.) de l'Amicale. Vous avez tous reçu la lettre de notre Comité Directeur, répondez vite à son appel. Merci d'avance.

Pour terminer ce petit papier, à vous tous, mes bons amis, je souhaite — ainsi qu'à vos familles — une très bonne année 1981, et surtout une très bonne santé.

De temps en temps, donnez-moi de vos nouvelles, elles me font toujours un très grand plaisir, croyez le bien. Et puis Le Lien pourrait nous servir de « Trait d'Union » en l'occurrence. (Vous vous souvenez de cette moisissure de feuille de chou du XB ? Notre Lien a une tout autre allure !).

En votre nom à tous, ces souhaits, je les transmets à l'ensemble du Bureau de l'Amicale, ces amis toujours si dévoués à notre cause.

A l'année prochaine.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B puis X B.

faim. Etranger ? Venez, la maison est proche, c'est la plus grande boulangerie du village et le pain est doré à souhait ! »

Et Jésus, souriant au petit garçon, répondit : « Je n'ai pas faim, car vos paroles sont plus nourrissantes à mon âme que le pain doré de votre papa ! »

Et une autre petite fille, qui était claire et lumineuse comme la lune au ciel d'été, s'avança et dit : « Voulez-vous boire, Etranger ? Nous avons la plus grande auberge du village et le vin chaud y est meilleur que n'importe où ! »

Et Jésus souriant à la petite fille, répondit : « Je n'ai pas soif, car le lait de vos paroles vaut toutes les boissons de la terre ! »

Et dans un coin, se retira une autre petite fille. Elle tenait par la main un tout petit enfant. Et tout deux se mirent à pleurer.

Et Jésus, les regardant leur dit : « Quelle est la cause de votre grand chagrin ? »

Et la petite fille, au milieu de ses larmes dit : « Ne nous en veuillez pas, Etranger, nous ne sommes pas riches et n'avons rien à vous offrir ! ». Mais Jésus souriant, dit alors : « Ne regrettez rien, mes enfants, car c'est vous deux qui m'avez fait le plus beau cadeau ! ».

Et Jésus s'en alla, laissant les enfants interdits et ne comprenant pas...

Car ils ne devaient comprendre que beaucoup plus tard qu'il leur avait donné son cœur innombrable !

...Lorsqu'ils furent des hommes et assez ingrats pour oublier...

Et ceci se passait un jour de Noël... il n'y a pas si longtemps.

Puisque déjà le canon commençait à tonner...

...Pour punir les enfants d'être devenus des hommes.

V. A. CAMPANA.

(Le Captif - Noël 1941).

A conte... conte et demi

CONTE DE NOEL

Lorsque le caporal Dupont alla en permission au mois de mars 1940, il était tout à la joie de retrouver sa femme et ses trois gosses après une longue séparation de plus de 3 mois.

Il reprit ses habits civils et se livra sans retenue aux joies conjugales. Son bonheur dura peu : 10 jours. Il endossa de nouveau l'uniforme, embrassa la mère et les petits, alluma sa pipe et repartit, sinon sans enthousiasme du moins non sans courage, vers Brest où il occupait un poste obscur mais indispensable à la marche des opérations.

Cette quiétude dura peu.

L'avenir changea de camp, le combat changea d'âme.

Notre caporal Dupont qui aurait pu, comme tant d'autres, faire un héros, fut fait prisonnier un jour où il finissait de remplir, en trois écritures, un état « néant » dont l'urgence se faisait évidemment sentir.

Il n'avait pas connu des combats de gloire. Il en devait connaître les lendemains de misère.

Après quelques semaines en France — c'était encore la France — il monta anonyme parmi une foule anonyme dans un train aveugle vers une destination inconnue.

Il arriva — il faut bien arriver quelque part — dans un stalag en Allemagne où il se nourrit de bouteillons, de pommes de terre, de pain noir et attendit sa première lettre.

Chère première lettre.

Elle lui apporta, chargée de nouvelles dans sa brièveté, que tous ses gestes n'avaient pas été vains et qu'on

attendait à la maison, pour fin décembre, un nouveau petit Dupont.

Noël Dupont arriva à point ; comme son prénom l'indique, il naquit la nuit du réveillon. Une lettre lue et relue cent fois l'apprit à son père. Et ce père pleura. Il pleura parce qu'il était loin, parce que son fils était nu, parce que sa femme était seule.

Des mois, bien des mois passèrent...

Le petit Dupont grandit loin de son père qui connu par lettres, toutes ses manières avant d'avoir pu se pencher sur son sourire.

Enfin, un jour les bouteillons devinrent vrais — ça c'est vu, ça ce voit et ça se verra — et les pères de quatre enfants furent libérés.

Le caporal Dupont le fut avec eux.

Noël Dupont avait rempli sa mission.

J'achève d'écrire ce conte, un conte de Noël bien entendu, personne n'en doutera, quand un camarade qui lit par-dessus mon épaule — on voit de tout dans un stalag — me dit :

— Tu sais, il est rudement tartignole, ton compte ; je connais une histoire dans le même genre beaucoup plus fortiche.

— Sans blague !

— Moi, mon type ne s'appelle pas Dupont mais Durand ; il est caporal comme le tient mais porte les galons de sergent ; il a quatre enfants de même, mais ils sont tous nés après Noël, ensemble ou presque, et il a été libéré... aussi !

— Oui, mais toi c'est une histoire, tandis que moi j'en ai fait un conte, mais c'est vrai.

— Et moi donc !

A. MEYZONNADE.

(Le Captif - 1943).

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami Jacques ALLAIN, 47, rue d'Albuféra 27200 Vernon, nous a fait une visite au Siège... visite loupée d'ailleurs, car nos deux jours de permanence sont le mardi et le jeudi (le jeudi principalement) et notre ami ALLAIN s'est présenté le... mercredi! Nous regrettons de ne pas avoir pu serrer la main de notre ami et nous espérons que cette visite impromptue aura des lendemains. Il a dû recevoir ce qu'il nous a demandé et nous espérons qu'il a fait le nécessaire de toute urgence. Le résultat viendra dans quelques mois.

Notre ami HEUTTE Marcel a quitté Joué-les-Tours pour la région parisienne. Voici sa nouvelle adresse : Marcel HEUTTE, 60, Boulevard Voltaire, 92600 Asnières. Notre siège étant tout près de la Gare Saint-Lazare nous espérons qu'il nous rendra visite assez souvent.

Gagné par l'exemple, notre ami BIEGANSKI, à fait de même. Mais lui, il ne fait que changer de rue. Voici sa nouvelle adresse : BIEGANSKI, 11 Allée des Chardonnerets, La Faisanderie 62820 Libercourt.

Merci à notre ami POMME Jean, Barzun 64530 Pontacq, pour sa fidélité au Lien et merci également pour notre C. S.

Notre ami René GALMICHE, 4, rue de l'Eglise, 90200 Giromagny, avec un chèque respectable nous adresse ses bonnes amitiés à tous de l'Amicale et en particulier à PERRON, LANGEVIN, CARLIER, BALLAND et CHAPUIS. Merci René pour notre Caisse de Secours.

J'ai été très sensible à ton amical souvenir et cela m'a reporté quelque 38 ans en arrière où la fameuse équipe CARLIER, GALMICHE, PERRON, torturait à qui mieux mieux les comptes du Magazin Wolfarth afin de donner à nos camarades du Waldho le supplément de couvertures pour leur permettre de passer le plus confortablement les durs hivers de la Forêt Noire. Ah! si jamais la Gestapo avait fourré le nez dans les livres des entrées et des sorties de matériel, et surtout dans les additions, nous étions mûrs pour Graudenz, motif : sabotage! Mais nous avions le moral... et tous ensemble on s'est bien foutu de notre patron. Malgré les ans qui s'écoulaient notre amitié demeure et je pense bien souvent aux chers copains qui partageaient mon travail. Mon bon souvenir ami René, mes souhaits de santé pour toi et ta famille.

Notre ami Marcel HAHAN, 2, rue des Croix-Pironnes, 85400 Luçon, nous envoie de ses nouvelles. Notre sympathique délégué de l'Amicale pour la Vendée a eu le grand malheur de voir son gendre, 36 ans, emporté brutalement par une embolie, le 8 juin dernier. A notre ami Marcel, à sa famille, je présente les sincères condoléances de ses amis et de l'Amicale. Nous espérons retrouver notre ami HAHAN, le 29 mars 1981, à l'occasion de notre Assemblée générale.

Notre ami VAIRON Gustave, Soing, 70130 Fresne St-Mames, nous adresse ses félicitations pour le pèlerinage de Sandbostel dont il a eu des échos par un camarade de la région qui y a participé. Transmis à l'ami Paul DUCLOUX pour son livre d'or.

Nos amis Ginette et Luc DUMOTIER sont en Espagne où ils coulent des jours heureux en savourant quelques pastis. Sur la plage Benalmadena, près de Malaga, ils bénéficient d'un soleil radieux... et ils pensent aux amis. N'appuyez pas trop sur le malaga... ça grise!

De Balaruc-les-Bains où ils sont venus essayer de se refaire un peu de santé pour l'hiver, nos amis Ginés et Amalia MATEO, de Beaucaire nous adressent un amical bonjour et remercient tous les camarades du voyage en Corrèze de leur gentil message de sympathie. Notre bon souvenir à tous les deux.

Notre ami RETIERE Pierre, 133, rue d'Anjou, 44600 St-Nazaire, adresse ses remerciements aux dévoués du Bureau de l'Amicale qui essaient de maintenir l'amitié née dans les camps. Il est très heureux du pèlerinage de Lourdes et souhaite que de semblables puissent avoir lieu. Amical souvenir à tous les Amicalistes. Merci pour notre C. S.

Nos amis Jules et Yvonne GRANIER, de Chavagnac par Gagnières 30160 Bessèges, sont allés recharger leurs accus fatigués par une campagne corrézienne assez mouvementée et une suite non moins accidentée (casoulet et autre casse-pattes) à Balaruc-les-Bains où ils ont rencontré nos amis MATEO. Nous espérons que cette rencontre n'a pas sollicité la maison Ricard à apporter son concours à cette retrouvaille.

Notre ami RAYNAL Jean, 10, rue Porte Tourny, 33220 Ste-Foy-la-Grande, en cure à Arles-sur-Fech (Pyr.-O.) au Château Bleu, maison de repos des anciens prisonniers de guerre des Pyrénées-Orientales, nous adresse toutes ses amitiés amicalistes, au Bureau et à toute l'Amicale, et particulièrement à STORCK, RYSTO, BRANDT, PERRON. Nous souhaitons à notre ami RAYNAL bonne santé et bon repos, avec nos amitiés.

Notre ami ALAUX Roger, à Rieux-Minervois 11160 Caunes-Minervois, est allé faire un tour au camp de Villingen. Tout à bien changé et la caserne est occupée par le 19^e Bataillon de chasseurs mécanisé. Nous sommes heureux de constater que la présence française se maintient bien en Forêt Noire! Après le père... le fils! Pas dans les mêmes conditions, cependant! L'ami ALAUX a dû regretter d'avoir eu une trentaine d'années de trop.

Notre amie Mme DIOT Lucien, 6, Allée de l'Essonne, Apt. 122, Corbeil, nous écrit :

« Depuis le décès de mon mari, je reçois régulièrement votre journal, j'en suis très touchée et vous en remercie.

Si j'éprouve une grande joie à le lire, j'ai aussi de l'amertume en pensant à mon mari qui n'a pas le bonheur de revoir ses camarades de captivité. Je vois que vous formez vraiment une grande famille, puisse-t-elle durer le plus longtemps possible. Merci encore à M. DUCLOUX qui a tout fait pour nous retrouver.

Je vous donne ma nouvelle adresse afin que votre journal ne s'égaré pas ».

Nous sommes heureux, chère Mme DIOT, que notre journal vous intéresse. Comme son nom l'indique, c'est un lien entre anciens P.G. d'un même stalag. Et notre but est aussi de maintenir avec les veuves de nos camarades décédés ce lien que nos amis disparus aimaient consolider, de plus en plus, chaque année.

Merci à notre amie Suzanne CADOUX, de Paris, de son don gracieux pour notre Caisse de Secours. Nous lui souhaitons un rapide rétablissement à la suite de sa dernière intervention chirurgicale et espérons la retrouver très bientôt à nos premiers jeudis. Avec notre bon souvenir.

Nos amis Armand et Marcelle GUINCHARD, de St-Sébastien-sur-Loire, sont allés du 29 août au 6 septembre faire un voyage pèlerinage en Allemagne. Notre ami Armand a retrouvé le lager de Harburg dans le même état que lorsqu'il y était de mars 1941 à octobre 1943. Il a même retrouvé le local servant de chambre à la sentinelle et au feldwebel et transformé maintenant en bureau pour une menuiserie. Les 3 grands halls, qui étaient l'usine, servent maintenant d'entrepôt de bois. Puis il s'est rendu à la prison de Fuhlsbüttel, où il avait été incarcéré par les S.S. et la Gestapo; le gardien a bien voulu le laisser entrer et il a retrouvé, à l'entrée, sur les murs, les impacts des balles que les SS ont tiré sur les punis qui sortaient des camions... Ensuite ils sont allés à Eliesing à 12 km de Heide dans le Schleswig Holstein. Là aussi, il a retrouvé la ferme où il était en juillet 40 jusqu'à mars 41. Là aussi rien n'avait changé; la fillette qui avait 8 ans à l'époque l'a reconnu ainsi que la patronne Frau Frieda qui a maintenant 76 ans. La famille les a fort bien accueillis.

Leur séjour s'est fort bien passé. Ils en ont profité pour visiter Hambourg et d'autres villes. Voyage fort agréable dont la famille gardera un excellent souvenir. Mon bon souvenir à tous les deux.

Notre ami THITET, 17, rue du 11-Novembre, 21000 Dijon, en nous adressant son abonnement au Lien pour 1981, nous envoie son bon souvenir et toutes ses amitiés.

Notre ami JALLON Marcel, Herbeaupaire Lusse, 88490 Provençères-sur-Fave, nous adresse une lettre bien émouvante. Nous comprenons très bien qu'avec seulement pour vivre sa petite retraite agricole et sa retraite d'ancien combattant il ne peut se permettre des folies. Qu'il se rassure, Le Lien lui sera envoyé. Les bons de soutien ne sont que facultatifs. Et Mme JALLON pourra continuer à lire Le Lien à notre ami Marcel, ancien du VB, qui adresse son amical bonjour à tous.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix

Notre ami Roger COLOMB, 16, Bosquet du Parc, Boigny-sur-Bionne, 45800 St-Jean-de-Braye, adresse un amical bonjour à tous les anciens du VB, ainsi qu'à toute la rédaction du journal Le Lien (Merci!) Il est passé rendre visite à l'ami BERTIN, à Vrigny, ainsi que chez le fils de notre regretté ami LECLERC à Chaumuzy.

Notre ami ADAM Bernard, XA Schleswig-Villingen VB (de Hambourg à la Suisse par les égouts de Villingen) nous écrit :

« Décembre 1980. C'est toujours avec émotion que je vous envoie, mon cher Président les pensées du souvenir, en cette fin d'année, avec mes bons vœux au Bureau et au-delà de vous même à ceux que vous représentez, qui vous lisent tous les mois et d'autres qui viendront et nous rejoindront après avoir fait la connaissance du Lien.

Nous nous sommes retrouvés par ce petit journal bien sympathique (plus nombreux du XA) qui fait paraître en ses lignes beaucoup d'articles des K.G. des bords de la Baltique et du Nord. Le numéro de septembre 1980 le prouve dans toutes ses pages!

Aussi, en ces derniers jours de 1980, vais-je encore me permettre d'écrire ces quelques lignes que vous ferez paraître si vous pouvez et jugez, espérant qu'elles éveilleront d'autres camarades.

Décembre 1950! voici déjà 30 ans disparaissait « Petit Cler ». La captivité, les évasions avaient sapé sa santé, dont il avait fait abstraction et qui lui avait surtout permis de tout braver en captivité. De la frontière du Danemark à la frontière Suisse foulant le sol neutre et la liberté, il croyait quelques années plus tôt avoir forcé la réussite, hélas, ce fut... Villingen... puis les égouts... Pour la quatrième fois c'était l'échec.

Devant un conseil de guerre allemand et la condamnation à quatre fois vingt et un jours de cellule à la prison centrale de Schleswig, enfermé par une température sibérienne, une soupe tous les trois jours! Le retour dans le camp fut un répit, mais l'inaction momentanée lui pesait!

Pelles et pioches nous faisons un terrain de foot! Avec quelques « mordus » on fit une équipe. « Petit Cler » se démenait, sélectionnait. Lui, l'ancien vainqueur de la Coupe de France aimait et entraînait d'autres joueurs. Des milliers de K.G. à Schleswig ont connu cette « équipe de France » commandée par « Petit Cler », ils oublièrent leurs misères en regardant les matches du dimanche contre l'équipe de Belgique ou Serbe ou Polonaise. D'interminables discussions se prolongeaient le soir dans les baraques. Allongés sur leurs planches (à Schleswig il n'y avait pas de paille) ils oublièrent, ce soir là... ils oublièrent même leur santé, car beaucoup dans ce camp étaient des hommes en translation ou venus pour y subir des soins.

Lirez-vous ces lignes?... Heycard, Leymarie, Althuser, Joly, anciens joueurs qui ont évolué en ces lieux... Quinton, ancien chef de Bad Oldesloë, témoin du grand départ de cler et Adam... et ceux qui les aidèrent?... Kommando 528, partiellement retrouvé grâce au Lien.

Souvenons-nous! Et si c'est encore un rêve, un beau rêve, il est encore temps de le vivre, comme nous l'avions chanté :

« Restons unis mes camarades,
Restons unis, main dans la main »

Les années passent vite! Notre Amicale nous réunira bientôt; ce sera encore une fois un grand jour... pas assez long certainement...

Avec mes remerciements et mes meilleurs vœux pour 1981 à tous les « dévoués » du Bureau, à Henri PERRON et à tous les amis ».

Merci à l'ami Adam pour ses bons vœux et sa longue lettre. Il doit avoir de beaux souvenirs en réserve, qu'il en fasse profiter les lecteurs du Lien. Les anciens des X sont assez avarés dans leurs souvenirs, alors, ceux qui, comme Adam, ont connu d'étranges et difficiles péripéties pendant leur captivité, pourquoi n'en feraient-ils pas bénéficier leurs amis de l'Amicale. Et au plaisir de nous rencontrer le 29 mars à l'Assemblée Générale.

CARNET NOIR

Mme Jean GILLE, Les Zettes, 88400 Gérardmer et sa famille nous font part du décès de notre ami Jean GILLE, ancien du VB, survenu à Gérardmer, le 25 octobre 1980, dans sa 77^e année.

Les obsèques ont eu lieu à Gérardmer le 27 octobre. Par le retour du Lien nous apprenons le décès de notre ami Jules TOUTAIN, VB, 17, rue de la Seuce, 27540 Ivry-la-Bataille.

Notre délégué pour la Vendée, notre ami HAHAN, nous apprend le décès de notre ami Yves LACROIX, X.B. 97 bis, rue du Pdt de Gaulle 85400 Luçon.

Notre ami Yves DAUREL nous a, par l'intermédiaire de Gaby GODARD, transmis une bien triste nouvelle : notre ami Louis DAVID, Route de St-Christophe, Les Eglisottes, 33230 Coutras, est décédé subitement dans la première quinzaine de novembre 1980.

Celui que nous appelions familièrement Loulou, qui a participé à toutes les manifestations artistiques de la troupe du camp VB, soit comme acteur, « actrice », ou musicien (c'était un trompettiste de grande classe) n'emporte que des regrets. La mort récente d'un fils adoré l'avait cruellement marqué. Tous ses nombreux amis le pleurent.

Mme VALENTIN Marius, rue de la Fontaine, à Vendargues 34740, nous apprend le décès de son mari Marius VALENTIN et demande aux camarades P.G. de son mari, demeurant avant-guerre à Vendargues, exerçant la profession de garçon boucher, qui l'aurait connu au cours de la captivité, soit au Kommando X.B. 341 PKI, soit à l'hôpital de Rotterdam et Hanovre, de bien vouloir entrer en correspondance avec elle afin d'obtenir quelques renseignements.

Notre ami le Père DERISSOUD, président des Anciens d'Ulm, nous apprend le décès de notre ami le Dr GUILLAUME que les anciens du Waldho ont fort bien connu. Le Père DERISSOUD, dans « Sous L'Ormeau » trace de notre regretté ami un très émouvant portrait qui lui ressemble tant et rend hommage à ses grandes qualités morales et intellectuelles, hommage auquel les anciens du Waldho et le Bureau de l'Amicale s'associent entièrement.

A toutes ces familles dans la peine, l'Amicale présente ses sincères condoléances.

CARNET BLANC

Elizabeth LACLAVERIE et Jean-Michel BADER sont heureux de vous faire part de leur mariage célébré dans l'intimité, le samedi 18 octobre 1980.

L'Amicale présente ses meilleurs vœux de bonheur aux jeunes époux et ses félicitations aux familles.

CARNET ROSE

M. et Mme Gunter BOLTE-DUCLOUX sont heureux de vous annoncer la naissance de leur fils Denis, le 1^{er} novembre 1980.

Toutes nos félicitations aux heureux parents et grands-parents. En particulier à notre grand ami Paul DUCLOUX, de la Guiche, délégué départemental de l'U.N.A.C. et de l'Amicale VB-XABC pour la Saône-et-Loire et fidèle correspondant de notre Lien, dont la rédaction est heureuse de saluer l'avènement d'un futur reporter. Amitiés.

Nous avons, savez-vous, des nuits étonnantes de lumière. Notre scène est plus basse que la rampe qui s'illumine chaque soir. Et les projecteurs suivent lentement des fantômes... Quand vos cités s'ensevelissent dans l'ombre, nous allumons tous nos feux, madrépores de la mer Europe — diamants de la mère Europe.

SOLIDARITE

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant pas d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls : mais unissez-vous les uns aux autres, et appuyez-vous, et abritez-vous mutuellement.

LA MENNAIS.

Les Anciens d'ULM/DANUBE

Sous L'ORMEAU



L'hiver était au rendez-vous pour nous rappeler que l'année 1980 s'en va... Une de plus qui s'effeuille. Autant en emporte le vent.

A toutes, à tous : UN HEUREUX NOEL... en famille ou entre amis... et qu'en « cette veillée » chacun oublie ses soucis, ses peines aussi, pour espérer des jours paisibles dans l'espérance retrouvée de l'année 1981.

Avec tous nos vœux pour celle-ci, pour vous et tous vos chers, et que longtemps encore, nous puissions nous retrouver chaque jeudi, chaque année, AUSSI NOMBREUX pleins de santé et confiants dans l'avenir.

Lucien VIALARD.

COURRIER

En vacances... en Bulgarie, Roger Hadjadj, le dynamique président de Schramberg, nous adresse ses fidèles pensées et son amical souvenir. La mer est belle, sur les sables d'or, et le séjour très agréa-

ble. Peut-être le verrons-nous le mardi 6 janvier à Paris pour le plaisir de tous.

De Chambéry, Savoie, nos amis Raffin, toujours fidèles à l'Amicale et aux Anciens d'Ulm, nous adressent leurs amitiés... en nous laissant espérer leur visite à Paris... qui vaut bien une messe.

De Belgique (Denée près Maredsous) Gustave et Madeleine Wautelet, heureux du jumelage de leur ville avec Denée (France) (Maine-et-Loire) n'ont qu'un seul désir, revenir goûter le savoureux Anjou, qu'ils ont tant apprécié sur les bords de la Loire, et d'y retrouver de nombreux amis pour trinquer avec eux... à la Belgique, à la France.

A noter : La Journée Nationale et Assemblée générale de nos amis P.G. Belges auront lieu en 1981 à Charleroi, les 2 et 3 mai 1981.

Nos camarades espèrent que la participation française sera nombreuse : les dates étant retenues entre les deux tours de l'élection présidentielle.

NOS DISPARUS

Le Père Derisoud, Curé de Marlioz nous communique :

« A ceux de Kuhberg... du Roterberg... d'Ulm : Le Docteur Guillaume n'est plus !

Marlioz, le 4 novembre 1980.

A notre Cher Docteur Guillaume,

Notre cher Docteur Guillaume n'est plus. Il est décédé le 28 octobre après une longue et douloureuse maladie.

Nous garderons de lui le souvenir d'un homme bon, compétent et dévoué au service de ses malades

de captivité. Il savait leur apporter non seulement les soins corporels dont ils avaient besoin, mais aussi le réconfort moral qui, dans bien des cas, était plus nécessaire encore... Il savait les défendre contre les tracasseries de nos gardiens qui croyaient toujours que le « Franzouse » tirait au flanc pour ne pas aller travailler.

Aux camarades du Kuberg et du Roterberg de Ulm, dont il s'occupait plus particulièrement, il a laissé un souvenir inoubliable et sa disparition laissera certainement plus d'un d'entre nous dans la peine.

Nous présentons à Mme Guillaume et à ses enfants et petits-enfants notre sympathie et nous les assurons du soutien de notre amitié la plus fraternelle.

NOUS VOUS RAPPELONS...

Que pour bien commencer l'Année 1981, n'oubliez pas le mardi 6 janvier à 19 heures à Opéra-Provence, le premier jeudi étant le Jour de l'An, notre réunion mensuelle est reportée au mardi 6 janvier.

Venez nombreux échanger les vœux et souhaits traditionnels... et vous aussi, Mesdames, la « Couronne » vous attend. Peut-être serez-vous Reine d'un Jour et même sans elle vous serez toujours les plus belles parmi nous, agréables et fidèles à notre Amicale. Merci, et à bientôt : La bise !

A notre Premier Jeudi de novembre, merci à nos amis : BALASSE, REIN, DUEZ, COURTIER, BATUT, Huguette CROUTA, d'avoir bravé le vilain temps et garnir la table d'Ulm. Excusés : SENECHAL, FAUCHEUX, Aimée YVONET.

Quartiers d'hiver 39-40

Le Capitaine a dit : « C'est ici à d'Arcy que vous allez prendre vos quartiers d'hiver ». Voilà donc le village où nous devons séjourner pendant quelques semaines. A première vue il ne paraît pas très gai par cette fin d'automne, alors que la température a encore baissé.

J'ai pu trouver une toute petite chambre indépendante, pas belle bien sûr : un lit de fer faisant sommier, avec un matelas de crin, pas de table, pas de chaise, pas de lumière, pas d'eau, mais une cheminée.

Mais je trouve cela très bien : une chaise, une table c'est facile à trouver ; une lampe tempête, nous en avons à la batterie. Je pourrai faire un feu dans la cheminée. Si nous devons passer quelques semaines ici, c'est intéressant une petite chambre... cela peut servir... à l'occasion.

L'hiver s'annonce précoce et rigoureux. Nous avons reçu des vêtements de peau de mouton, sans manche, « Made in England ». Ils sont réservés aux conducteurs et à ceux qui les accompagnent. Haut perchés sur les sièges à fourgon ou à fourragère, bien emmitoufflés, nous partons au ravitaillement à Stenay.

Toute la plaine est givrée par le froid. Un vent glacial souffle sur la route à demi vallonnée. On a plaisir à se sentir respirer et à voir les naseaux de nos chevaux rejeter de la vapeur, dans l'air pur... Hue ! Hue !

Déjà une sélection s'est faite ; on connaît ceux sur lesquels on pourra compter en cas de coup dur, et les autres qui, nous le supposons, se planqueront au premier danger. Une différence de mentalité existe aussi entre les positions et l'échelon. Ce dernier a enfin réussi à comprendre que l'entretien du matériel, les soins à donner aux chevaux, sont de la plus grande importance. Le dernier cantonnement a rendu inaptes un grand nombre de chevaux mais avec ou sans chevaux il faut à tout prix que la corvée de ravitaillement se fasse. Il y a tellement de bêtes malades qu'un contingent de chevaux canadiens nous est arrivé...

Ce n'est pas une petite affaire que de les utiliser. Mal dressés, encore sauvages, il faut nous y mettre à plusieurs pour atteler. Puis, souvent, avant que le conducteur n'ait eu le temps de monter sur le siège, ils s'emballent et traversent le village à fond de train, les guides traînant sur le sol. Nous poussons des cris pour dire aux gens de se garer. On court derrière eux en essayant de nous agripper aux fourgons. Le tout est de rattraper les guides. On laisse filer les chevaux jusqu'à ce que la fatigue les oblige à se remettre au trot ou au pas, ce qui fait que tous les jours on s'attend à voir un nouveau record tomber... Cinquante minutes pour aller jusqu'à Stenay, malgré les montées assez rudes et les descentes où le fourgon risque de s'embourber, ce qui d'ailleurs arrive quelques fois, de même qu'un timon cassé, quand ce n'est pas un essieu ou une roue.

On peste contre les chevaux qui ne tirent jamais ensemble, se retiennent ou même vont chacun de leur côté. Puis le record tombe à 45, 40, 35, 30 minutes. Nous, qui les premiers temps, avions supprimé l'avoine des chevaux pour les assagir, leur enlever le trop plein de vitalité, nous leur en redonnons double ration et les gavons de fourrage.

Des paris s'organisent tous les soirs au cabaret du pays, mais aussi à la ferme près des cuisines. Ce qui fait qu'au départ de chaque corvée nous sommes très nombreux pour chronométrer au plus juste, suivant la possibilité de nos montres.

Souvent des discussions éclatent et pour que le conducteur ne triche pas on met un homme pour l'accompagner. Mais, dans ce cas, on donne des minutes de handicap parce que cela fait un poids supplémentaire.

Les chevaux arrivent en nage, blancs d'écume. Pendant que les uns font les calculs, d'autres dételent en vitesse, bouchonnent énergiquement en essayant avec des torchons de cuisine toute cette écume blanche, susceptible d'attirer l'attention des officiers.

Le Capitaine a donné des ordres stricts qui ont été lus à l'appel. Interdiction de faire galoper les chevaux ;

moitié trot, moitié pas, et, dans les descentes ou les montées, obligatoirement au pas. Ce qui n'a rien arrangé du tout, car aussitôt hors de vue, il faut regagner le temps perdu.

En position, par contre, les gars s'ennuient. C'est pour eux un dérivatif de nous voir arriver avec la soupe, les obus pour 155, les bois de support ou pour toute autre raison.

Nous avons nos termes à nous. On ne dit plus pinard mais picratte. On chante le refrain à la mode : « Nous irons faire sécher notre linge sur la ligne Siegfried ». Le terme « tout est miné » revient souvent dans les conversations. En parlant des avions de reconnaissance on s'écrie : « Voilà Soufflette ! »

Sur ces entrefaites, une quarantaine de fantassins, les premiers que nous voyons, traversent le pays. Un homme sur trois est armé, et le groupe n'a qu'un fusil mitrailleur. Parmi eux, il y a plusieurs blessés s'appuyant sur des cannes fabriquées par des soldats durant les longues veillées. Nous nous précipitons à leur rencontre : « Alors ? » Mais eux, pessimistes, acerbes, nous crient sans s'arrêter : « On s'est fait ratisser ! Les Chleuhs sont gonflés à bloc ! Rien que des jeunes qui attaquent en chantant ! Nous étions 120, on revient 40 ! Les autres sont à l'hôpital, prisonniers ou disparus... Tout est miné... Les portes, les fenêtres, les marches d'escalier, les boîtes à radio... Ils jettent même des stylos explosifs !... » Alignés sur les bords de la route, nous les regardons sans rien dire, assez perplexes. Cela nous paraît un peu fort. D'un autre côté, nous avons conscience d'être embusqués... Pensez donc, à dix kilomètres en arrière du front, tandis qu'eux ils en reviennent !

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

Cela ne nous a pas affectés outre mesure ; nous restons encore indifférents. Dans ce village, comme dans tant d'autres, nous sommes en contact avec des civils, des hommes avec qui nous pouvons parler. Nous n'avons jamais entendu un coup de canon ennemi et nos pièces n'ont pas tiré un seul obus. Chacun peut aller s'il le désire à Stenay ou à Montmédy, soit en corvée, soit pour accompagner ceux qui y vont. Pourtant, nous avons remarqué une chose au passage des fantassins : leur armement et leurs tenues : des vieux Lebel, un accoutrement hétéroclite et fantaisiste au possible, mi-civil,

mi-militaire. Ils l'ont d'ailleurs dit à leur façon : « Vous êtes vachement bien fringués ! » Cela sentait le péjoratif et ma foi, tout étant relatif, c'est vrai, à côté d'eux nous sommes favorisés.

Les chevaux canadiens assagis, nous nous enqui- quons ferme. La température diminue, moins 5 et pour- tant, l'hiver ne fait que commencer. Emmitoufflés dans nos capotes, la ceinture de flanelle autour du cou, nous avons froid aux pieds, car les fameux souliers de l'armée n'ont pas beaucoup varié de forme depuis une époque reculée ! Etroits ils étaient, étroits ils sont restés. Aussi les hommes mettent-ils de la ouate thermogène en guise de semelle fourrée, et sont-ils toujours à la recherche de la paire idéale correspondant à leur peinture.

J'aime toujours prendre mon café au lait à la ferme, mais à présent c'est gratuit. J'apprends ainsi que la cuisine donne du café à la fermière de même que certains rabiots de viande et de légumes. En échange, nous avons le lait à discrétion. Elle y gagne bien sûr, mais l'escadron ne perd rien car il s'agit de restes qui, de toutes façons, seraient perdus.

Nous devons avoir 4 sacs d'avoine de réserve, par peloton, ce qui pour l'escadron fait 16 sacs de 80 kilos. Un jour en faisant le tour des écuries, je remarque que seul mon peloton dispose de cette réserve. Il manque donc 12 sacs ! Pour en avoir le cœur net je vais trouver l'Alsacien qui, sans vouloir citer de noms, me confirme dans mes soupçons.

Sans en avoir l'air et sous un prétexte quelconque, je visite les écuries et les étables des particuliers. Je reconnais facilement les fils de fer encerclant les balles de paille et de foin. Dans les mangeoires, je prends quelques poignées de foin. Il n'y a pas d'erreur : c'est bien celui de notre ravitaillement. Il est aisé de reconnaître des fourrages à leur couleur plus claire ou plus sombre ou à leur composition très pures ou mélangée à différentes luzernes. Ce qui reste dans les mangeoires n'a rien de commun avec le foin du pays. Il s'agit donc, sans nul doute, d'un coulage bien organisé.

J'ai remarqué aussi que les invitations sont plus fréquentes : un verre par ci, un verre par là... jusqu'aux deux Chatillon qui, sous prétexte d'un tarot, m'ont invité plusieurs fois. Devant une chopine (pour arriver à savoir, je ne pouvais faire moins) nous avons aboli le passé. Leur brutalité a en partie disparu et par émulation peut-être, ils ont des chevaux mieux soignés. Mais du côté boisson, aucun changement : ils sont toujours à moitié ivres.

Un autre matin, le fermier, chez qui le mess des officiers est installé, passe « par hasard » près de la fourragère dans laquelle j'ai mes réserves. Après les banalités d'usage il émet des comparaisons sur les stocks des Troupes de campagne et le maigre approvisionnement des fermiers de la région : « C'est la guerre ! », conclut-il en partant.

Deux heures après il revient avec une bouteille de schnaps. Puis comme nous sommes seuls, il me demande carrément si je peux lui céder un sac d'avoine, un sac ou deux si possible... Je lui pose la question : « Combien l'avez-vous payé la dernière fois ? » Il hésite, non qu'il soit pris de court, mais il calcule. Il répond d'abord à côté de la question et m'offre finalement 300 francs pour un sac. Il est tout étonné de mon refus !

Petit à petit, je découvre toute l'organisation : il existe quatre équipes, à la batterie, qui se procurent ainsi de l'argent de poche : une par peloton.

Les uns trafiquent sur les fourrages seulement, les autres sur l'avoine, et c'est pour cela qu'on trouve tou-

(suite p. 8)

Quartiers d'hiver 39-40 (suite)

jours les mêmes pour certaines corvées. La cuisine n'est pas au courant et pour cause : les cuisiniers ne vont jamais en corvée.

L'affaire a commencé à Diane-Capelle, sur une petite échelle. Une balle par ci, une balle par là, un sac à l'un, un sac à l'autre. Tandis qu'ici, ceux qui « sortent » ont besoin de plus d'argent. Les cabarets de Montmédy et de Stenay et la fameuse « maison mystérieuse » où l'on chasse l'ennui, coûtent cher aux soldats désœuvrés.

Je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit. L'idée ne m'a même jamais effleuré l'esprit ; je ne suis pas un professeur de morale et si je l'étais, que dirais-je de certains haut placés ? Non ! ce que je veux c'est avoir une réserve de foin, d'avoine et de paille pour mes chevaux. Et moi-même, quand je vais à l'intendance, est-ce que je ne cherche pas aussi à avoir un sac ou une balle de plus !

Le Matamore, qui vient d'être promu maréchal des logis chef, et le maréchal des logis Cabanne ont huit jours d'arrêts... Motif : « Ont emprunté la voiture du Capitaine sans autorisation ». Circonstance aggravante : la voiture est chez un garagiste, dans un triste état ; tous deux ivres au dernier degré se sont réveillés dans le fossé. Ils revenaient de Stenay où ils avaient passé la nuit.

Il fait vraiment froid ; on est heureux d'aller faire un tour à la ferme voisine ou dans les deux cabarets du pays. S'il y a quelques privilégiés logeant chez l'habitant, la grande majorité des hommes couchent dans des granges glaciales. Des bâches sont tendues pour protéger des courants d'air ; mais c'est une protection insuffisante pour combattre les rigueurs de l'hiver 39-40. Dans ces granges il n'est pas question de faire du feu au milieu des bottes de paille.

Un jour, je surprends le Troyen en train de faire un tatouage sur la fesse d'un des frères Chatillon. Le motif est un fer à cheval percé de six trous et dont une branche est cornée, car il doit être tel pour porter bonheur. Fernando l'a dessiné suivant les indications du patient. Ce Chatillon a une paire de fesses d'une blancheur étonnante. Peut-on avoir la peau du corps aussi blanche et la trogne aussi violacée ?

Le Troyen, tendant la peau entre ses doigts, enfonce savamment, d'une façon experte, trois aiguilles à coudre trempées dans de l'encre de chine. Le dessin est net et l'exécutant habile ; aussi le travail avance-t-il. Des gouttes de sang perlent. « Encore deux poses, estime le tatoueur, et le travail sera fini... Après tu laveras tout ça au schnaps ! » Le fer est placé comme si le frère Chatillon avait reçu une ruade.

Le feu ! Au feu ! Je rêve que je suis bien au chaud. Au feu ! Brusquement réveillé, je vois la chambre tout éclairée de reflets rouges. La cheminée est en feu ; les énormes bûches superposées les unes au-dessus des autres forment un foyer incandescent ; le plâtre recouvrant les carrelages a tellement été chauffé qu'il éclate et que les poutres mises à nu ne sont plus qu'un brasier. Il fait un chaleur insupportable... Au feu ! C'est moi qui crie pour réveiller Pommier et le Chef qui dorment à poings fermés. J'ai déjà vidé l'eau du broc dans la cheminée ; il n'était qu'au tiers plein. Encore tout ensommeillé nous nous habillons à la hâte. La fenêtre ouverte laisse voir de nouveaux reflets rougeâtres ; une épaisse fumée se rabat sur nous. Le feu s'est déjà communiqué à l'étage supérieur. En un clin d'œil tout passe par la fenêtre : sacs, mousquetons, matelas, sommiers, Je mets mon casque et d'un seul bond je suis en bas. Au feu ! J'enfonce la porte où couche la fillette de la propriétaire. Elle n'a rien entendu ; ses grands yeux dilatés me regardent, effrayés. Je me précipite sur elle, la prend roulée dans ses draps et couvertures. « Maman ! — On s'en occupe, n'aie pas peur ». Tout cela a été si vite fait, si imprévu que je suis tout déconcerté de me voir avec cette enfant. Elle a ses deux bras autour de mon cou, me tenant très fort, sa joue contre la mienne. Ses yeux curieux et inquiets me regardent... Derrière moi Pommier, le Chef et la mère apparaissent. « Maman ! » La maman affolée répond « Line ! ».

Le feu crépite maintenant de plus en plus fort. Le fermier en chemise vient nous ouvrir ; je dépose enfin mon précieux fardeau.

Au feu ! Au feu ! Pommier, le Chef et moi, nous courrons en tous sens. De partout des ombres surgissent dans cette nuit glaciale de pleine lune où les étoiles brillent de mille lumières scintillantes. Au feu ! Le tocsin sonne à toute volée. Un clairon appelle, d'autres lui répondent. Puis des hommes des deux escadrons arrivent de tous côtés, les uns les mains vides, d'autres avec des seaux d'eau.

Une lueur rouge bien plus intense que tout à l'heure illumine tout le pâté de maisons. Une fumée noire formant des volutes épaisses et denses tournoie, se rabat sur le chemin, ou monte, suivant le vent, droit dans le ciel... Mais que se passe-t-il ? C'est la maison d'à côté qui brûle aussi ! J'entends des conversations... « Ces espèces de... On leur avait bien dit de ne pas mettre de troncs d'arbres dans leur four ! ».

Ce n'est donc pas nous qui avons mis le feu ! C'est le corps de garde qui occupe un ancien four à pain désaffecté touchant notre maison. Les hommes avaient froid et, depuis des semaines, ils s'en servaient, en chauffant tous les jours de plus en plus fort.

Le feu vient d'atteindre le foin qui flambe en crépitant... En un rien de temps une chaîne s'est formée. De la fontaine, les seaux passent de main en main, mais le réservoir ne se remplit pas assez vite. Dix, vingt hommes essaient de sortir la pompe à incendie coincée au fond d'une grange par une batteuse et nos fourragères. La moitié de la maison a déjà brûlé.

Plus d'eau dans la fontaine ; il faut faire la chaîne jusqu'à la rivière à 250 mètres. Trois cents hommes s'activent maintenant, civils et militaires. Quand on est près du brasier on grille, si on s'éloigne on gèle... Il va falloir abattre une maison si on ne veut pas que tout le quartier brûle. La pompe est enfin sortie, mais elle ne sert à rien puisqu'il n'y a plus d'eau dans la fontaine et que la rivière est trop loin. On essaie quand même en

remplissant le réservoir de la pompe avec des seaux. Peine perdue, le tuyau de la lance, usagé, crève de partout.

La pompe semble nous narguer en face du feu qui dévore tout. Des renforts arrivent des positions et des villages environnants. Les récipients : seaux, bassines, baquets, tonneaux, commencent à manquer. Les sauveteurs se gênent : il y a tellement de monde qu'il devient difficile d'approcher du brasier. Bambola, émerveillé, dit : « C'est beau comme chez nous dans la brousse ! » Eh oui ! le feu est beau : des flammes rouges, blanches, jaunes se croisent et s'entrecroisent. Qu'elles sont belles ces couleurs ! Et ces bruits de combustion, ces éclatements, ce ronflement sourd et profond, ces poutres qui s'effondrent en lançant mille paillettes d'or qui nous font reculer ! Ces flammes de plus en plus hautes se mélangeant les unes aux autres, ces crépitements suivis d'une pluie d'étincelles, le bruit de tous ces hommes s'apostrophant, les ordres, les contre-ordres et ces cris répétés : « De l'eau ! De l'eau ! »

Le Capitaine a demandé une pompe de toute urgence par l'unique téléphone du village. Nous calculons, elle ne devrait pas être loin... « La voilà ! La voilà ! » De bouche en bouche la nouvelle se communique. Vite, on la détache d'une vieille Renault, portée plus que poussée par la foule.

C'est une pompe à bras ancien modèle dont le timon central a été supprimé. Vite, en batterie ! Huit hommes ne parviennent pas à bouger les leviers. Huit autres n'ont pas plus de succès. Et pourtant elle fonctionnait à Montmédy.

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P. G. Waldhotel, VB)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

L'explication est toute trouvée ; elle a été engrenée au départ, l'eau a gelé pendant le trajet. Quelle idée : engrener une pompe par 20 degrés de froid !... Seule solution : démonter la pompe, casser la glace et l'engrener à l'eau chaude. Pour aller plus vite on la rapproche du brasier au maximum... « Attention ! Ne la faites pas brûler ! » Les hommes ne peuvent plus monter sur les échelles, rendues glissantes par la glace. Nos casques sont garnis de stalactites ressemblant à des franges de dentelles...

Après plusieurs essais, la pompe consent à fonctionner. Et à six heures du matin, le feu est circonscrit. Bilan : deux maisons détruites, la nôtre encore debout !

Je réalise tout à coup que je suis en bras de chemise, par une température de moins 20 degrés.

Les semaines passent, l'hiver avec ses rigueurs s'en va. Les ruisseaux dégèlent ; la boue fait son apparition. On entend déjà les premiers chants d'oiseaux ; les jours allongent... « A la St-Hilaire, d'une heure de bergère ».

Un bruit circule... les permissions vont être accordées. On ne vit plus que dans cet espoir... Les premiers partiront à la fin du mois et au fur et à mesure des rentrées les autres s'en iront à leur tour. Chacun veut être des premiers. Personnellement, je ne suis pas pressé, plus j'attends, plus j'aurai beau temps. Paris au printemps ! Quelle joie !

Et voilà ! Je suis à Paris ! La guerre ? Quelle guerre ? Je donne des nouvelles optimistes. Bien nourris, bien au chaud, pas d'ennui. Je ne suis pas venu en permission pour faire de l'économie politique ou sociale, mais pour me reposer ou, plutôt, pour changer d'air. Sur le plan biologique, cela ne peut que me faire un grand bien ; toutes les plantes transplantées bénéficient d'une nouvelle vivacité. Pour le règne animal, exactement pareil, c'est ce qui fait les races fortes. Exemple : les Européens qui sont partis aux Amériques.

Pour le moment, je cherche des cartes postales aux belles couleurs : Tuileries, Champs-Élysées, la Seine, l'Île-St-Louis, le Champ-de-Mars, la fontaine lumineuse de la Porte de Boulogne, Clignancourt, etc. Brusquement je me souviens d'un vieux magasin rue du 4-Septembre où l'on trouve des cartons pleins de gravures de tous les pays, des cartes déjà écrites, des vierges de toutes époques, et des portraits de tous les hommes célèbres.

Je fais un choix de cartes veloutées représentant des artistes 1880, bien en chair, dans des poses étudiées faisant ressortir leurs formes et leurs grâces étouffées de l'époque... Quel succès auprès des militaires ! Qu'attendent donc les Folies-Bergères et le Casino de Paris pour monter un tableau de ce genre ?

Je suis très bien reçu partout où je vais et je rencontre un optimisme béat dans toutes les classes de la société ! Chacun paraît s'être très bien adapté à la situation créée par la guerre !

Toujours intéressé par le spectacle, je vais faire un tour au music-hall. La première partie se ressent du manque de numéros de classe. Les artistes aux armées ont été remplacés par des jeunes ou des trop vieux qui n'espéraient plus d'engagements. La deuxième partie est réservée à la vedette qui pour ne pas manquer à la tradition y va de sa chanson patriotique. Discrètement je quitte la salle.

En refaisant des sports d'agrès, je me suis fait une légère déchirure musculaire à une jambe. Cela m'arrange, car au cantonnement nous avons fait un pari ; le ga-

gnant sera celui qui restera le plus longtemps en permission. Nous sommes douze à avoir parié. Enjeu : un dîner dans le plus grand restaurant de Stenay.

Pour la visite médicale, on m'a envoyé à l'Hôpital Américain de Neuilly. Un médecin major cinq galons m'a examiné longuement. Il avait l'air d'être embarrassé. Finalement il m'a accordé sept jours à l'hôpital. J'ai bien hésité à peser le pour et le contre. Ce qui m'a décidé, c'est que j'aurai le temps nécessaire pour terminer un ballet que je suis entrain d'écrire.

Ma fois je ne le regrette pas ; outre la petite satisfaction d'amour propre de ne pas perdre le pari et les bons soins prodigués par une jeune infirmière, je peux écrire, jouer aux dames ou aux échecs... sans compter les visites. Les sept jours ont été prolongés et suivis d'une convalescence. Je sais par Pommier que j'ai gagné le pari haut la main.

Mon ballet terminé n'a que peu de rapport avec mes premières idées, mais j'ai composé aussi un compte pour les enfants qui a pour titre : « Ma veste, mon pantalon et le petit gilet ».

J'ai eu le loisir également de lire quelques livres, dont un récit sur les orpailleurs ce qui fait qu'à l'hôpital j'entrevois déjà de faire de la prospection dans la Jordanie et autres rivières du Massif Central. Après fortune faite (car cela ne faisait pas de doute) je pourrais me permettre de tourner des films auxquels je pense et d'acheter une île assez grande où seules habiteraient des personnes prêtes à pratiquer une nouvelle philosophie dont j'ai l'idée depuis longtemps... laquelle consiste d'abord à supprimer intérêts et bénéfices. Que de rêves peut-on faire à l'hôpital !...

En attendant, je fais mes adieux à tous et à toutes. Je me suis mis à nouveau en tenue et, sans arrêt, j'entends cette rengaine : « Cela te va très bien le costume militaire ». Ce qui fait que pressé de venir, je suis pressé de repartir pour ne plus entendre de telles banalités.

Quelle différence de température ! Je relève le col de ma capote, pour me promener à Stenay, dans cette petite ville que j'ai quittée il y a un mois. Comme le temps a vite passé. Je trouve que tout est petit, je la vois avec d'autres yeux. C'est pourtant une ville commerciale et industrielle, assez importante. On y trouve des tanneries, des tuileries, des forges. Je vois aussi un grand commerce de biscuits, de macarons ; j'en achète une boîte pour Line.

Je suis sur la route, marchant allègrement. Nul besoin de battre des records, je n'en ai pas la moindre envie... C'est plutôt le petit vent frisquet qui me fait allonger le pas sur ce chemin que j'ai parcouru si souvent. Des voitures me doublent. « Mon gars tu peux monter ! — Non merci, ça va ! » Je me sens bien ; pas de journaux, pas de T.S.F., plus de mensonges. L'odeur de la nature a changé ; des bourgeons apparaissent, une vie nouvelle et invisible s'éveille... L'air est déjà plus limpide, la terre en fermentation dégage une odeur de renouveau.

« Te voilà ! » C'est le premier cri qui annonce mon retour, puis d'autres suivent, des mains se tendent ; tout cela est sincère. « Eh bien mon vieux, tu t'en es payé, toi ! » Les voilà tous. Voilà Pommier et toute la cuisine qui pousse un cri d'honneur suivi d'un cri d'horreur, ce dernier pour me faire sentir que je les ai laissés tomber un mois, le premier pour me rappeler que ce sont des amis qui m'accueillent.

Des changements se sont produits, Ronny n'est plus là. Par ordre supérieur, les chevaux de selle ont été enlevés. Changement aussi dans les chevaux de traits. De nouveaux chevaux sont arrivés... mais quels chevaux ! Des gringalets en mauvais état ! Où sont nos beaux perchons et boulonnais ? Mon cheval de selle était plus lourd qu'eux. Comment vont-ils tirer par monts et par vaux nos lourds canons, nos fourragères archi-pleines ?

Marc POTALIER - VB.

(PLEIN SUD).

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 484148 D.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^e trimestre 1980

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne